Dr Jacques-Alexis VINCENEUX
Ancien Interne de l'Hospice de Brévannes

432

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

LES AMBIGUS

L'ABBÉ DE CHOISY

PARIS
LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

LES AMBIGUS

L'ABBÉ DE CHOISY

Dr Jacques-Alexis VINCENEUX
Ancien Interne de l'Hospice de Brévannes

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

LES AMBIGUS

L'ABBÉ DE CHOISY

PARIS
LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2,

1929

A MON PÈRE

Dont la vie est pour moi le plus bel exemple du Devoir.

A MA MÈRE

Qui sut m'entourer de cette tendresse dont seule est capable une maman.
Faible témoignage de mon profond amour filial.

A TOUS LES MIENS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur H. CLAUDE

Professeur de clinique des Maladies mentales
Membre de l'Académie de Médecine

Qui a daigné me faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.
Hommage respectueux.

A MON MAITRE

Monsieur le Professeur agrégé LÉVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux

Dont j'eus l'honneur d'être l'élève pendant deux ans.

Il s'est montré pour moi plus qu'un maître.

Qu'il trouve ici l'expression de ma respectueuse affection et de toute ma reconnaisaance pour les [marques de bonté qu'il m'a prodiguées.

A MES PREMIERS MAITRES
DE L'HOPITAL ET DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE DIJON

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

(Stage, Externat et Internat de Brévannes)

M. le Docteur FRÉDET.
M. le Docteur Louis RAMOND.
M. le Docteur PICOT.
M. le Docteur PRUVOST.
M. le Professeur COUVELAIRE.
M. le Professeur agrégé LÉVY-VALENSI.

A M. le Docteur FEIL
A M. le Docteur DURIN

« *Audience solennelle donnée par le roi de Siam à M. le chevalier de Chaumont, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté auprès de ce Roy, où il fut accompagné de Mr. l'Evêque de Metellopolis et de M. l'abbé de Choisy et de deux gentilshommes françois de ceux qui l'avoient suivi en ce voyage.*

Derrière l'ambassadeur de Louis XIV, on voit au premier plan l'évêque de Metellopolis et, au second plan, l'abbé de Choisy. Nous ne connaissons pas d'autre portrait de Choisy que celui qui figure sur cette gravure datée de 1685.

A M. le Docteur LOIREAU

Que je remercie de la sollicitude avec laquelle il m'a si souvent guidé et conseillé.
Il est de ceux que l'on s'honore d'avoir pour ami.

A TOUS MES AMIS

INTRODUCTION

La grande majorité des malades mentaux, légers déséquilibrés de toutes les variétés et de toutes les teintes, se rencontrent dans la vie normale.

Grasset, le premier, dans son livre sur les demi-fous et les demi-responsables, attira l'attention sur les nombreux psychopathes qui vivent au milieu de nous. Le public méconnaît ces petites anomalies mentales dont il ignore l'origine et la signification. Suivant les cas et les circonstances, il les nomme défauts ou qualités, les admire, les raille ou les persécute.

Souvent se pose l'angoissante question : où est la limite entre le normal et l'anormal ? En effet, entre un esprit sain et un psychisme déséquilibré, comme entre la santé et la maladie, la transition est affaire de nuances. Il existe une zone mal délimitée, où l'on peut ranger toute une série d'individus, ceux que l'on appelle communément les excentriques, les originaux. Ils se distinguent, en général, par des inclinations peu habituelles qui, chez eux, prennent une importance prépondérante et dont se ressent toute leur existence.

L'histoire nous a conservé le souvenir d'un grand nombre de ces personnages, et parmi eux, l'exemple

de l'abbé de Choisy nous a semblé particulièrement intéressant et instructif. Sur les conseils de notre maître, le professeur agrégé Lévy-Valensi, nous en avons fait l'objet de ce modeste travail.

Une étrange passion domina l'existence tout entière de notre héros. Toute sa vie, il éprouva l'impérieux besoin de revêtir des habits de femme et trouva dans ce travestissement le plus vif des plaisirs.

Sa vie, le plus extraordinaire défi que l'histoire ait jamais porté au roman, nous la pouvons aisément reconstituer, grâce à cette étonnante autobiographie que constituent ses mémoires, dont certaines parties firent scandale et, peut-être, donnèrent à Louvet l'idée première de son Faublas.

La lecture des nombreux et savoureux mémoires de l'époque, en même temps qu'elle fut pour nous le plus agréable des passe-temps nous a permis de nous mieux représenter le milieu où vécut notre personnage.

Enfin, nous avons puisé, dans les quelques études dont il fut l'objet, d'utiles renseignements.

C'est à l'aide de cette documentation que nous nous sommes efforcé à notre tour de dégager la personnalité intime de l'abbé et de rechercher l'explication de son étrange penchant.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre sentiment de respectueuse gratitude envers notre maître, le professeur agrégé Lévy-Valensi qui dirigea nos recherches, mit à notre disposition sa riche bibliothèque et dont l'aide bienveillante nous fut toujours du plus précieux secours.

LES AMBIGUS

Dans l'histoire anecdotique et la chronique scandaleuse de toutes les époques, on rencontre des individus qui vécurent sous le costume du sexe opposé.

Beaucoup sont des aventuriers qui, préférant dissimuler leur véritable identité, se servirent d'un masque d'emprunt pour favoriser de louches entreprises. Telle, peut-être, cette fausse Savalette de Lange, dont le sexe ne fut reconnu qu'à sa mort et qui, durant une longue existence, réussit à donner le change à ses contemporains, sans jamais trahir son secret. M. Lenôtre s'est efforcé de déchiffrer cette mystérieuse énigme. Malheureusement, l'insuffisance des documents a rendu la tache délicate et ne lui a pas permis d'apporter une explication définitive.

Aussi mystérieuse reste l'existence de ce chevalier-chevalière d'Eon, cet audacieux et brillant aventurier que l'orgueil affola et perdit, auteur et en même temps victime d'une perpétuelle mystification.

Certaines femmes, comme George Sand ou Madame Dieulafoy, adoptèrent le costume masculin par commodité ou par goût. A un ami d'enfance qui demandait à Jeanne d'Arc quels vêtements elle choisirait pour vivre

au milieu des soldats : « Devant faire œuvre d'homme, répondit-elle fièrement, je porterai habits d'homme ». Et la bergère, simplement, échangea sa robe de laine contre l'armure du combattant.

D'autres exemples de travestissement s'expliquent beaucoup moins facilement et semblent friser le domaine de la psycho-pathologie.

Que penser de cet ancien capitaine des vaisseaux du roi, le chevalier Cristophe Paulin de Fréminville, auteur d'une *Vie de Duguesclin* et des *Antiquités de la Bretagne*, qu'on vit, au milieu du siècle dernier, se montrer en costume féminin et n'être heureux que sous cet accoutrement déplacé. « On ne croirait pas, dit M. Depping, chargé de faire la nécrologie du défunt dans *l'Annuaire de la Société des Antiquaires de France* (1), que cet ancien marin, ce chevalier enfoncé dans l'histoire du Moyen-Age, ait aimé, pendant sa retraite à Brest, à se revêtir du costume du sexe féminin et qu'il ait mis une recherche presque élégante dans cet habillement qui contrastait singulièrement avec ses traits fatigués et hâlés par la vie de mer ». Il imitait en cela l'auteur des Souvenirs de la Marquise de Créquy, le comte de Courchamp, qui, vieux et infirme, se passait la fantaisie de s'habiller en femme.

Taylor a rapporté le cas de la célèbre actrice et aventurière anglaise, Elisa Edwards, qui, après sa mort, fut reconnue avoir été un homme déguisé (2). Et Magnus

---

(1) *Annuaire de la Société des Antiquaires de France* (1850).
(2) *Méd. Jurisprudence*, 1873, VII, p. 286-473.

Hirschfeld nous déclare qu'il possède la photographie d'un homme, en élégante toilette de dame, qui, des années, joua son rôle parmi les femmes du demi-monde parisien, jusqu'à ce qu'un hasard mit en lumière qu'elle était en réalité un homme et, chose singulière, pas du tout un homosexuel (1).

Mais, c'est peut-être au XVII^e siècle, qu'on peut retrouver les exemples les plus typiques de cette étrange fantaisie. Le modèle, il est vrai, était haut placé. Ne voyait-on pas, en effet, Monsieur, frère du roi, mettre sa plus grande joie à se parer des ajustements des coquettes ? Louis XIV lui-même, avec la complicité de Mazarin, encourageait cette faiblesse. « Jaloux de posséder seul les vertus et les grâces viriles, écrit M. de Lescure, il trouvait un plaisir d'amour propre et une raison d'état à ce que son frère fut efféminé (2) ».

Encore, Monsieur ne pouvait-il satisfaire ses goûts que le soir. Il mettait alors des mouches, des pendants d'oreilles, se coiffait d'une cornette et se contemplait dans les miroirs, encensé par un cercle de flatteurs. Il eut bien voulu pouvoir toujours s'habiller en femme, mais sa dignité l'en empêchait. Madame de Motteville nous rapporte que, tout enfant, il aimait la compagnie des femmes et des filles et se plaisait à les habiller et à les coiffer. « Il savait ce qui seyait à l'ajustement mieux que les femmes les plus coquettes ; et sa plus grande joie, lorsqu'il fut devenu plus grand, était de les parer

(1) Magnus Hirschfeld. — *Les Homosexuels de Berlin*, p. 14.
(2) *Mémoires de l'abbé de Choisy*. Notice de M. de Lescure. Lib. des Bibliophiles, 1888.

et d'acheter des pierreries pour les prêter et les donner à celles qui étaient assez heureuses pour être ses favorites (1) ».

Il songeait davantage à sa beauté et à son ajustement qu'aux brillantes actions militaires et les soldats disaient de lui, à l'armée, qu'il craignait plus le hâle du soleil et la noirceur de la poudre que les coups de mousquets (2).

On sait à quelles inclinations se rattachaient ces habitudes de mignonnage. « Le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde (3) ».

Son exemple fut contagieux, et nombreux ses imitateurs.

La galanterie, qualité distinctive de cette époque, semble, dans certains milieux, tourner en ébats de sérail.

Quelle grande coquette eut pris plus de soin de son corps de cet abbé d'Entragues qui affectait toutes les manières des femmes, entretenait avec le plus grand soin la pâleur de son visage par de fréquentes saignées au pied qu'il appelait sa friandise.

Pour avoir de plus belles mains, il dormait les bras suspendus. Il recevait, étendu sur son lit, un éventail à la main, enveloppé d'un grand manteau de lit volant,

---

(1) *Mémoires de Madame de Motteville.* Collect. Michaud et Puyjoulat, p. 128.

(2) *Mémoires sur la Cour de Louis XIV et la Régence*, par la duchesse d'Orléans.

(3) *Portrait de Monsieur*, par la duchesse d'Orléans.

coiffé d'une cornette de dentelles avec force fontanges. Avec du rouge aux lèvres, du noir aux sourcils et des mouches pour faire ressortir la pâleur de son teint, le personnage pouvait prêter à confusion.

Le Journal de Dangeau nous rapporte à son sujet, une piquante aventure. Un jour, Monsieur le Pelletier de Souçy vint rendre visite à notre coquette. « On l'introduisit dans une chambre sur le midi. Il voit un lit couvert, une personne dedans en peignoir, à son séant, en cornettes et en rubans à sa tête, travaillant en tapisserie. Pelletier regarde bien, puis recule, fait des excuses et des révérences à cette dame, dit qu'il croyait entrer chez M. l'Abbé d'Entragues et qu'il est bien honteux de s'être mépris et d'être indiscrètement entré. La personne qui était au lit eut beau le rappeler et protester qu'elle est l'abbé d'Entragues, Pelletier court encore et crut qu'on se moquait de lui (1) ». C'était là, paraît-il, des façons journalières de ce bon ecclésiastique.

Mais, le type le plus achevé du genre, le modèle, si l'on peut dire, de cette catégorie d'individus que notre

---

(1) *Journal du Marquis de Dangeau.* Paris, Didot, 1854, t. XVII, p 197.

Cette anecdote est rapportée avec quelques variantes dans les *Mémoires de Saint-Simon*, Cheruel, t. XVII, p. 377.

Ce singulier émule de l'abbé de Choisy fut exilé de Paris, de 1694 à 1700 à cause des désordres de sa conduite. Sous la Régence, il se fit protestant, puis redevint catholique par les soins du major chargé de le garder dans une citadelle. Il forme le pendant ecclésiastique de cet autre type laïque de la même dépravation, le duc de Gesvres, le même dont le mariage avec Mlle Mascranni fut cassé, faute d'avoir été consommé. (Voir : *Le Procès de Gesvres* par M. Levy-Valensi, Paris, Baillière 1927).

maître, M. Levy-Valensi, se plaît à appeler « les ambigus » nous est fourni par l'abbé de Choisy. Toute sa vie, tous ses actes, portent la marque de son irrésistible besoin de travestissement, et l'on peut dire, avec son premier biographe, l'abbé d'Olivet, que « la nature s'était trompée et en avait voulu faire une femme (1) ».

Nous serons obligé de nous étendre un peu longuement peut-être, sur le récit de la vie de notre personnage, vie romanesque au plus haut point. Il nous sera, en effet, nécessaire de la bien connaître, pour essayer d'expliquer un désordre que beaucoup jugèrent sévèrement, mais dont l'auteur ne fut sans doute pas entièrement responsable.

---

(1) Abbé d'Olivet. — *Vie de l'abbé de Choisy*, p. 3.

L'ÉDUCATION DE L'ABBÉ DE CHOISY

François-Timoléon de Choisy naquit à Paris le 16 août 1644. Il appartenait à une de ces familles parvenues qui, de génération en génération avait réussi à s'élever peu à peu, par le travail, l'adresse et aussi grâce à la bonne chance.

Jean de Choisy, en 1555, était un des vingt quatre marchands de vin de la cour de France. Son fils, Jean II de Choisy, au hasard d'une rencontre d'auberge, gagna la faveur d'un surintendant des finances en se laissant adroitement battre au jeu des échecs. Il sut en profiter largement et mourut conseiller d'Etat, seigneur de Basleroy.

Jean III, père de l'abbé, continua ce lent travail d'ascension, si bien commencé par ses ancêtres. Maître des requêtes en 1622, il fut, en 1639, chargé d'une importante mission commerciale en Allemagne. Intendant du Languedoc, puis conseiller d'État, il acheta enfin la charge de chancelier de Monsieur, frère de Louis XIII. A l'exemple de son père, il rechercha une alliance qui fut à l'honneur de son nom. En 1628, il épousa Jeanne

Olympe de Belestat, de l'illustre maison de Hurault, arrière-petite-fille du chancelier de l'Hospital.

Il est curieux qu'une telle lignée d'hommes qui, pendant près de deux siècles, donnèrent la preuve de tant de pondération et de sens pratique, qualités de la haute bourgeoisie de l'époque, soit ainsi venue aboutir à l'abbé de Choisy.

C'est qu'une influence beaucoup plus forte, celle de sa mère, devait marquer ses premières années et dominer toute sa vie.

Nous devons nous arrêter quelque peu à cette femme, elle aussi caractéristique d'une époque et d'une société. Elle mérite d'être connue et nous permettra de mieux comprendre le fils.

Mme de Choisy a laissé la réputation d'une grande précieuse. En réalité, elle compte au petit nombre des femmes qui, par leurs charmes et les grâces de leur esprit, ont fait l'ornement de leur siècle. Très jolie, et le sachant, surtout fière de ses yeux, qu'elle appelait « ses vainqueurs (1) » elle possédait vraiment le secret de la séduction. Avec toutes les femmes illustres de son époque, nous la retrouvons maintes fois, dans les portraits littéraires, ce genre qui fut tant à la mode au XVII^e^ siècle. Dans son fade *Dictionnaire des Précieuses*, Somaize la décrit sous le nom de Célie. « Célie est une précieuse dont l'esprit a toujours fait grand bruit. Sa ruelle n'est pas des plus nombreuses,

---

(1) Tallemant des Réaux. — *Historiettes*, Paris, Techener, 1856, p. 409.

mais bien des plus illustres, soit par la qualité de ceux qui s'y rencontrent, soit par l'agrément des conversations qui s'y font (1) ».

Nous la retrouvons sous le nom de Charite dans le « Cercle des femmes savantes » de Jean de la Forge; sous celui d'Uralie dans les « Divertissements de la princesse Aurélie ». Un très joli portrait, celui d'une Philis qui n'est autre que Mme de Choisy, nous est laissé par Mme de Bregy.

Philis n'est ni grande ni petite : ses cheveux sont de ces beaux noirs d'ébène ; son teint est plus uni que les glaces où elle se mire ; ses yeux sont petits et bruns, mais si vifs, qu'ils se font sentir et pénètrent bien avant. Sa bouche est petite, son nez est grand, mais de belle forme et celle de son visage de la plus agréable ovale du monde. De tout cela se compose un air qui ne laissera jamais aux plus grandes beautés un cœur dont Philis aurait envie. Son esprit est si charmant qu'il n'est point de conversation qui ne languisse sans elle. Philis parle bien de toutes choses, et, parlant beaucoup, ne parle jamais assez pour ceux qui l'écoutent. Dans tout ce qu'elle dit, se trouve certaine grâce naturelle et inimitable à l'art. Son humeur est généreuse ; elle met au rang de ses plaisirs l'occasion d'obliger ses amis. Elle a bonne opinion d'elle-même, mais elle l'a moindre que les personnes qui lui rendent justice. Philis ne paraît jamais dans les lieux que pour en bannir le chagrin et voyant comme il lui cède la place et disparaît devant elle, il semble que Philis soit au monde ce qu'Iris est au ciel, qui ne s'y montre que pour marquer que le jour s'en va devenir agréable et que ce qu'elle a devant soi de fâcheux se va

---

(1) Somaize. — *Dictionnaire des Précieuses*, Paris, Jannet, p. 55.

changer en joie. Telle est Philis, et plus aimable que ce que j'ai écrit d'une personne dont jamais il n'y aura de bonnes copies et dont l'original est assurément une chose de prix (1).

Si délicat qu'il soit, ce portrait nous semble très incomplet. D'aussi brillantes qualités ne vont point sans quelques défauts.

Mlle de Montpensier qui reconnaît l'esprit vif et agréable, le charme de la conversation et l'agrément de Mme de Choisy nous la présente aussi comme une intrigante, une femme impérieuse et hypocrite, « qui va comme une girouette, à tous vents et de tous côtés. Néanmoins, ajoute-t-elle, on la souffrait parce qu'elle était de fort bonne compagnie » (2).

On sait comment elle prit part à la conspiration de M. de Cinq-Mars. M. de Choisy, alors intendant du Languedoc, fut chargé d'arrêter le grand écuyer et de saisir ses papiers. En arrivant chez lui, il le trouva occupé à les brûler. Par un sentiment de bienveillance, il le laissa faire. Quand Cinq-Mars eut fini, il s'adressa à Choisy. « Vous avez raison, dit-il, d'avoir pour moi cette complaisance ; vous seriez bien fâché de trouver ce que je viens de brûler (3) ». C'était, à ce qu'on assure, des lettres de la Princesse Marie de Gonzague et de Mme de Choisy.

---

(1) *Mémoires de Mademoiselle*, Amsterdam, 1736, t. VII, p. 173.

(2) *Mémoires de Mlle de Montpensier*. Col. Michaud et Puyjoulat, p. 91 111-171.

(3) *Mémoires de l'abbé de Choisy*. Col. Michaud et Puyjoulat, p. 645.

Confiante en son esprit et en sa beauté, elle ne manquait pas de hardiesse. Un jour, prétendant que sa grand-mère, la Chancelière de Chiverny, avait obtenu les faveurs de Henri IV, elle dit en badinant à Mademoiselle, fille de Gaston, qu'elle pourrait bien être sa parente. A cela Mademoiselle répondit, avec beaucoup de grâce, chargeant du compliment le poète Bouillon (1) :

Que mon grand'père
Ait convoité
Votre grand-mère
Pour sa beauté
Cela se peut bien croire
Et je le veux bien
Encore que l'histoire
N'en dise rien.

Je suis contente
De voir en vous
Une parente
Digne de nous.
Les gens du côté gauche
Ont beaucoup d'esprit.
Que sans aucun reproche
Cela vous soit dit.

Cette audace ne lui valut pas toujours d'aussi agréables réponses. Lorsque le roi fut malade, Mme de Choisy, se fiant aux bonnes relations qu'elle entretenait avec Monsieur, — ne disait-elle pas : « C'est mon bon amy » (2) — déclara souvent : « Je suis à la veille d'être favorite du roi (3) ». Louis XIV guérit et envoya un courrier pour lui enjoindre d'aller faire oublier son excès de prudence dans un coin de Normandie (4).

---

(1) *Œuvres du poète Bouillon*. Paris, 1663, p 224-225

(2) Tallemant des Reaux. — *Historiettes*. Techener, 1856, p. 409.

(3) *Mémoires de Mlle de Montpensier*. Mich. et Puyjoulat, p. 295-297.

(4) « Le 6 août 1658, on envoya des lettres de cachets à Huraut de l'Hospital, dame de Choisy, de Caen, pour aller en Normandie Tout cela, à cause des cabales qu'elle avait faites pendant la maladie du roi ».
Roger de Rabutin. — *Mémoires*, Paris, Charpentier, 1857, t. II, p. 81.

Son ambition d'ailleurs était sans bornes. Eprouvant sans cesse le besoin de se remuer, d'intervenir, d'intriguer, elle savait, par son don de séduction et son art d'enjôlement, se créer partout des intelligences. Avec cela, pratique, aimant l'argent et sachant l'obtenir tout en paraissant ne songer qu'à plaire aux autres et à les servir.

Epistolière infatigable, elle correspondait avec les plus illustres personnages de l'époque et, au témoignage de Segrais, quand on ouvrait sa cassette, on la trouvait remplie de lettres de rois et de reines (1).

Tallemant des Réaux, qui ne la ménage pas et rapporte à son sujet de croustillantes anecdotes, prétend qu'elle plaisait tellement à Mazarin, qu'un jour, celui-ci, entrant chez le Maréchal d'Estrée, s'écria : « Quoi ! Vous vous divertissez céans, et Mme de Choisy n'en est pas ? Comment se peut-on divertir sans elle ? (2) ».

Louis XIV, lui-même, l'honorait de ses bontés. Elle en profita pour oser lui dire un jour : « Sire, voulez-vous devenir honnête homme ? Ayez souvent des conversations avec moi (3) ». Le roi la crut et deux fois par semaine, la reçut en entretiens secrets. Il paya même ces leçons de belles manières et de beau langage, d'une pension de 8000 livres. Sa confiance était telle que, lors-

---

(1) Segrais. — *Mémoires et Anecdotes*, p. 26.

Il existe, à la Bibliothèque Nationale, une réponse de la Sultane favorite à une lettre que lui fit tenir Mme de Choisy, profitant de l'occasion du départ d'un ambassadeur en Turquie.

Manuscrits, *Suppl. français*. N° 540. Bibl. impériale

(2) Tallemant des Réaux — *Historiettes*, p 408.

(3) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, p. 567.

que Mlle de la Vallière, durant une grossesse, fut prise de violentes convulsions, le roi éperdu se précipita à la fenêtre, appelant à grands cris Mme de Choisy (1).

Cette « maîtresse femme (2) », comme l'abbé appelle sa mère, s'appliqua toujours à conserver sa réputation d'honnêteté. « Trop coquette pour ne décourager personne, mais trop habile pour ne pas rester honnête (3) », elle sut profiter à la fois des avantages de la légèreté et de ceux de la vertu.

On l'a bien accusée de partager avec la chancelière Seguier et la duchesse de Sully, le cœur du duc de Beaufort.

> « Sully, prenez bien garde à vous,
> Vous êtes entre deux chancelières (4) ».

Mais ce témoignage n'a guère plus de valeur que celui de Champagne, ce fameux coiffeur, « plus médisant que le diable ». Celui-ci racontait qu'étant allé voir la princesse Marie, « il était entré dans la chambre de Mme de Choisy qui y était aussi, et que, l'ayant rencontrée au lit, il avait été assez heureux pour trouver l'heure du berger ; mais, que ce n'était pas ce qu'on pensait et qu'elle avait les cuisses fort maigres (5).

Cette femme, d'une intelligente si étonnante, née pour

---

(1) Roger de Rabutin. — *Histoire amoureuse des Gaules.* Paris. Delahaye, 1857, t. I, p. 205.

(2) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, p. 555.

(3) M. de Lescure. — *Notice des Mémoires de l'abbé de Choisy*, Coll. des Bibliophiles.

(4) *Manuscrit de Maurepas.* Coll. des Manuscrits, t. III, p. 69.

(5) Tallemant des Réaux. — *Historiettes*, p. 409.

briller dans les salons et tenir conseil dans les ruelles, devait aussi être mère. Elle eut trois fils. L'aîné, Jean Paul, devint intendant d'Auvergne et de Lorraine. Le second, Pierre de Basleroy, fut un officier distingué. Il mourut tragiquement, le 12 octobre 1672, assassiné par des paysans.

Mais entre tous Mme de Choisy préféra son dernier-né, François Timoléon, le futur abbé. Elle l'avait eu à un âge déjà avancé (1), et « comme elle voulait absolument encore être belle, un enfant de huit à neuf ans qu'elle menait partout la faisait paraître encore jeune » (2). C'est du moins l'explication que nous donne l'abbé qui ne fut jamais dupe des motifs de cette prédilection.

La nature avait apporté à l'enfant la gentillesse du visage. Sa mère lui transmit les goût futiles de l'esprit et l'amour inné du miroir. Loin de s'opposer à ces inclinations naissantes, elle fit tout pour les cultiver. Elevé dans la ruelle de sa mère, l'enfant reçut l'éducation la plus capable d'encourager sa nature féminine. Certes, on prit grand soin de façonner son esprit au beau langage et à la politesse des salons. On lui apprit les principes et l'art du courtisan. Sa mère lui répétait souvent : « Attachez-vous, mon fils, non aux branches, mais au tronc de l'arbre ». Puis, elle ajoutait : « Ne soyez pas glorieux et songez que vous n'êtes qu'un bourgeois (3) ». Sans doute, voulait-elle lui inculquer cette

---

(1) A 40 ans passés.
(2) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, p. 644.
(3) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, p. 554.

modestie de calcul, « qui fait un effet admirable (1) », avouait plus tard l'abbé, et qui permet de se créer partout des amis.

Mais avant tout, on l'habitua à idolâtrer sa petite personne.

Est-ce pour augmenter l'agrément de son joli visage de poupée vivante, est-ce plutôt pour complaire aux goût bizarres de Monsieur que Madame de Choisy résolut de donner à son enfant des habits de fille ?

Le petit abbé y prit goût, et plus tard, quand ce travestissement fut devenu pour lui une irrésistible manie, Choisy dut constater l'empire que conservent sur certains esprits les premières sottises de jeunesse.

« C'est une étrange chose, avoue-t-il, qu'une habitude d'enfance, il est impossible de s'en défaire (2) ».

Et lorsqu'il nous fait le récit des divertissements de son jeune âge, c'est pour manifester déjà son goût des chiffons et de la mascarade.

On m'habillait en fille toutes les fois que le petit Monsieur venait au logis et il y venait deux ou trois fois par semaine. J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches et toutes les autres petites affeteries auxquelles on s'accoutume fort aisément et dont on se défait très difficilement.

Monsieur, qui aimait tout cela, me faisait toujours cent amitiés. Dès qu'il arrivait, suivi des nièces du cardinal Mazarin, et de quelques filles de la reine, on le mettait à sa toilette, on le coiffait ; il avait un corps qui lui conserva sa taille ; le corps était en broderie. On lui ôtait son justau-

(1) *Journal du voyage à Siam.*
(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme.* Gay, 1862, p 6.

corps pour lui mettre des manteaux de femme et des jupes et tout cela se faisait, dit-on, par l'ordre du cardinal, qui voulait le rendre efféminé, de peur qu'il ne fit de la peine au roi, comme Gaston avait fait à Louis XIII.

Quand Monsieur était habillé et paré, on jouait à la petite prime, et, sur les sept heures, on apportait la collation, mais, il ne paraissait point de valets.

J'allais à la porte de la chambre quérir les plats et les mettais sur des guéridons autour de la table ; je donnais à boire, dont j'étais assez payé par quelques baisers au front dont ces dames m'honoraient. Mme de Brancas y amenait souvent sa fille qui a été depuis la princesse d'Harcourt. Elle m'aidait à faire ce petit ménage ; mais quoi qu'elle fut fort belle, les filles de la reine m'aimaient mieux qu'elle sans doute parce que, malgré les cornettes et les jupes, elles sentaient en moi quelque chose de masculin (1) ».

Mais, où l'extravagance de Mme de Choisy semble monstrueuse, c'est dans les raffinements aussi ridicules que coupables qu'elle employa pour déviriliser son fils et tâcher d'effacer en lui tous les caractères de son sexe.

Dès l'enfance, on l'habitua à porter des corsets qui le serraient extrêmement et « faisaient élever la chair qui était grasse et potelée (2) » de sorte que, devenu grand, il avait « autant de gorge qu'une fille de quinze ans ». Tous les soirs, on lui lavait le cou et la poitrine « avec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton ;

(1) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, p. 644.
(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 74.

ce qui faisait que la peau était douce et blanche (1) ». On eut soin, dès l'âge de cinq ou six ans, de le frotter tous les jours, « avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans sa racine pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure (2) ». Le régime alimentaire de l'enfant fut lui-même minutieusement surveillé. Sa prévoyante mère prit grand soin de bannir de sa maison clou de girofle, muscade, « de peur qu'il ne s'échauffât (3) ».

Cette femme, a dit M de Lescure, fut bien doublement sa mère, « physiquement et moralement, par la profonde et tour à tour heureuse et néfaste influence qu'elle exerça sur l'esprit, le caractère et les mœurs de ce fils (4) ».

Elevé volontairement comme une demoiselle, au milieu de ces personnages distingués, mais dont la moralité ne répondait pas toujours à l'élévation de la naissance, témoin de toutes les intrigues galantes qui illustrèrent le temps de la Fronde et auxquelles sa mère ne fut pas toujours étrangère, qu'on ne s'étonne pas de le compter, à côté de l'abbé Prévost, de Casanova et autres Gil Blas, au nombre de ces individus dont parle Sainte-Beuve, « presque entièrement dénués de sens moral et chez qui cette absence à peu près complète permet à toutes les facultés brillantes, rapides, entreprenantes, de se développer sans mesure et sans scrupules (5) ».

---

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme.* p. 9.
(2) *Id* p. 61
(3) *Journal du voyage à Siam.* Trévoux, 1741, p. 24.
(4) *Notice des mémoires de l'abbé de Choisy,*
(5) *Sainte-Beuve,* Pr. L., II, p. 212.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Choisy, presque toujours habillé en fille, resta près de sa mère, participant à la vie mondaine de celle-ci. Pourtant, puisqu'on l'avait destiné aux ordres, le moment vint où il dut fréquenter les cours de théologie. En 1662, il soutint en Sorbonne, son acte de tentative dédié au roi et reçut, le 1er janvier 1663, le titre d'abbé de Saint-Seine en Bourgogne. Désormais, jouissant du bénéfice de son abbaye, le voici libre. Sa vie aventureuse va commencer.

« LES AVENTURES DE L'ABBÉ DE CHOISY HABILLÉ EN FEMME »

Les austères études auxquelles dut se livrer Choisy pour obtenir ses grades en théologie ne modifièrent nullement la légèreté de son caractère. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'en ce temps là, ce n'est pas la vocation qui fait le prêtre. C'est l'époque des abbés musqués, poudrés, rivalisant de galanterie, pleins d'affeterie, de recherche, d'élégance féminine, où l'on voit les de Torche, Testu-Maunoy, de Maucroix et de Coulanges, tenir conseil dans les ruelles et les recueils de poésie amoureuse.

A côté de Choisy, Caumartin, de Vaudrun, « dont le sang est mêlé de salpêtre », se font remarquer par l'extravagance de leur conduite.

O trio le plus accompli,
Trio le plus saint de notre âge,
Vaudrun, Caumartin et Choisy.
Mais, de ce trio tant joli,
Je donne à choisir le plus sage (1)).

(1) *Notice de Champollion. — Figeac et Aimé Ch.* fils, p 548.

Toutefois, le jeune abbé de Saint-Seine, aussi libertin que les autres, reste un type à part et le spectacle de ses débauches offre un caractère particulier et incomparable.

A peine libéré de la contrainte maternelle, il se laisse aller d'emblée à son inclination pour le travestissement féminin. Il semble toutefois qu'il hésite d'abord à se montrer, en costume de femme, dans le milieu où il a passé son enfance. Il part pour Bordeaux où, nous raconte-t-il, il joua la comédie, cinq mois durant, « comme une fille. Tout le monde y était trompé (1) ».

Mais il ne lui suffit pas d'incarner au théâtre les personnages de coquettes. Choisy veut jouer ce rôle en pleine société. Il revient à Paris, pour y mener l'existence la plus étrange, mélange de comédie et de roman.

Avec une extrême minutie de détails, il nous fait suivre sa transformation d'homme en femme.

J'ai acheté dans ce dessein une maison au faubourg Saint-Marceau, au milieu de la bourgeoisie et du peuple, afin de m'y pouvoir habiller à ma fantaisie, parmi des gens qui ne trouveraient point à redire à tout ce que je ferais. J'ai commencé à me faire repercer les oreilles, les anciens trous s'étant rebouchés ; j'ai mis des corsets brodés et des robes de chambre or et noir avec des parements de satin blanc ; avec une ceinture busquée et un gros nœud de rubans sur le derrière pour marquer la taille, une grande queue traînante, une perruque fort poudrée, des pendants d'oreilles, des mouches, un petit bonnet avec une fontange.

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 6

D'abord, j'avais seulement une robe de chambre de drap noir, fermée par devant avec des boutonnières noires qui allaient jusques en bas, et une queue d'une demi-aune qu'un laquais me portait, une petite perruque peu poudrée, des boucles d'oreilles fort simples et deux grandes mouches de velours aux tempes... Je ne mis point d'autres habillements pendant un mois... Mais, au bout d'un mois, je défis trois ou quatre boutonnières du haut de ma robe pour laisser entrevoir un corps de moire d'argent que j'avais par dessous ; je mis des boucles d'oreilles de diamants... ma perruque devint un peu plus longue et plus poudrée et taillée en sorte qu'elle laissait voir tout à plein, mes boucles d'oreilles, et je mis trois ou quatre petites mouches autour de la bouche ou sur le front. Je demeurai encore un mois sans m'ajuster davantage afin que le monde s'y accoutumât insensiblement et crût m'avoir vu toujours de même ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand je vis que mon dessein réussissait, j'ouvris aussitôt cinq ou six boutonnières du bas de ma robe pour laisser voir une robe de satin noir moucheté dont la queue n'était pas si longue que celle de ma robe ; j'avais encore par dessous un jupon de damas blanc qu'on ne voyait que quand on me portait la queue. Je ne mettais plus de haut-de-chausse. Il me semblait que cela ressemblait davantage à une femme... J'avais une cravate de mousseline dont les glands venaient tomber sur un grand nœud de ruban noir qui était attaché au haut de mon corps de robe, ce qui n'empêchait pas qu'on ne me vit le haut des épaules qui s'étaient conservées assez blanches par le grand soin que j'en avais eu toute ma vie .. Ainsi, peu à peu, j'accoutumai le monde à me voir ajusté (1). »

Dans cet accoutrement, l'abbé rend visite à toutes les notabilités du quartier Saint Marceau. Il donne à sou-

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 7 à 9.

per à ses voisines, la marquise d'Usson, la marquise de Ménières, invite Monsieur le curé de Saint Médard ; il se montre d'une hospitalité large, se flatte de bien recevoir, et partout, recherche des approbations, des compliments, des louanges. Ses belles amies les lui prodiguent, parfois avec une ironie que Choisy, tout à sa passion, ne remarque point. Chaque flatterie le confirme dans le goût d'être traité comme une femme. Et c'est avec une incomparable candeur qu'il nous fait le récit de ses succès.

Je donnais à dîner à Mme d'Usson et à cinq ou six de mes voisines lorsque Monsieur le curé me vint voir à sept heures du soir ; nous le priâmes de souper avec nous ; il est bon homme, il demeura. « Désormais, me dit Mme d'Usson, je vous appellerai madame. » Elle me tourna et me retourna devant Monsieur le curé, en lui disant : « N'est-ce pas là une belle dame ? — Il est vrai, dit-il, mais elle est en masque. — Non, monsieur, lui dis-je, non ; à l'avenir je ne m'habillerai plus autrement... Ces dames me conseillent, comme vous le voyez, cet habillement et m'assurent qu'il ne me sied pas mal ; d'ailleurs, je vous dirai que je soupai, il y a deux jours, chez Madame la marquise de Noailles ; Monsieur son beau-frère y vint en visite, et loua fort mon habillement et devant lui, toute la compagnie m'appelait Madame. — Ah, dit monsieur le curé, je me rends à une pareille autorité et j'avoue, Madame, que vous êtes fort bien (1). »

L'ironie perce dans la réponse de cet indulgent curé de Saint-Médard. Mais, comment eut-il pu blâmer l'ex-

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 10.

centricité d'une aussi précieuse paroissienne? Choisy, ou plutôt, Mme de Sancy, comme il se faisait appeler, visitait les pauvres chaque semaine pour leur distribuer quelque aumône. Il ne manquait pas d'aller chaque dimanche à la grand-messe. Son banc était vis-à-vis la chaire du prédicateur. Un jour, les marguillers vinrent lui dire qu'il fallait qu'une femme présentât le pain bénit et quêtât, et lui demandèrent de bien vouloir leur faire cet honneur. C'était une occasion unique, que Choisy saisit avec enthousiasme. Il nous rapporte cet événement comme un triomphe.

Je m'y préparai, nous avoue-t-il, comme à une fête qui devait me montrer en spectacle à tout un grand peuple. Je fis faire une robe de chambre de damas blanc de la Chine, doublée de taffetas noir; j'avais une échelle de rubans noirs, des rubans sur les manches et derrière, une grande touffe de rubans noirs pour marquer la taille. Je crus qu'en cette occasion, il fallait une jupe de velours noir... Ma coiffure était fort galante : un petit bonnet de taffetas noir chargé de rubans était attaché sur une perruque qui était fort poudrée ; Mme de Noailles m'avait prêté ses grands pendants d'oreilles de diamants brillants, et dans le côté gauche de mes cheveux, j'avais cinq ou six poinçons de diamants et de rubis ; trois ou quatre grandes mouches et plus d'une grande douzaine de petites. J'ai toujours aimé les mouches et je trouve qu'il n'y a rien qui sied si bien. J'avais une stinquerque de malines qui faisait semblant de cacher une gorge ; enfin, j'étais bien parée.

Je présentai le pain bénit et j'allai à l'offrande d'assez bonne grâce, à ce qu'on m'a dit, et puis, je quêtai. Ce n'est pas pour me vanter, mais, jamais on a fait tant d'argent à Saint-Médard... On me fit la guerre que j'avais été un peu

coquette, sur ce qu'en passant sur les chaises, je m'arrêtais quelquefois, pendant que le bedeau me faisait faire place et m'amusais à me mirer pour rajuster quelque chose à mes pendants d'oreilles et à ma stinquerque... Je fatiguai beaucoup toute la journée, mais j'avais eu tant de plaisir de me voir applaudi de tout le monde que je ne me sentis lasse que quand je fus couchée...

Il y eut trois jeunes hommes fort bien faits, que je ne connaissais point, qui me donnèrent chacun un louis d'or... Le soir, au salut, j'eus un grand plaisir : il était nuit, on parle plus librement ; j'entendis à deux ou trois reprises, en différents endroits de l'église des gens qui disaient : « Mais,est-ce bien vrai que ce soit là un homme ? Il a bien raison de vouloir passer pour une femme. » Je me retournai de leur côté et fis semblant de demander à quelqu'un, afin de leur donner le plaisir de me voir... Ces louanges me paraissaient des vérités qui n'étaient point mendiées : ces gens-là ne m'avaient jamais vu et ne songeaient point à me faire plaisir (1).

Ce récit, d'une naïveté qui fait sourire, montre bien le parti-pris très sérieux d'un homme dont la manie du travestissement se double d'un irrésistible besoin de publicité. Comme le remarque Desnoiresterres, Choisy ne peut se contenter d'un bonheur ignoré, il éprouve la démangeaison de promener en public des excentricités qui eussent eu tant besoin du huis clos. Ses réceptions se multiplient. Son salon est le rendez-vous de toute l'élégance du quartier. Parfois, pour s'attirer des compliments, l'abbé se plaint auprès de ses amies, des critiques dont il est l'objet. « Le monde est si méchant, déplore-t-il, et c'est une chose si rare de voir un homme

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p 17.

souhaiter d'être femme qu'on est exposé souvent à de mauvaises plaisanteries (1) ».

Néanmoins, la vie lui semble assez douce. Ne songeant qu'à sa beauté et à son ajustement, il jouissait, nous avoue-t-il, « du plus grand plaisir qu'on puisse goûter en cette vie (2) », quand l'amour vint troubler son bonheur.

Parmi ses jeunes voisines souvent invitées à souper, se trouvait une demoiselle Charlotte qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Elle ne se lassait pas d'ajuster, de parer, de caresser la belle Mme de Sancy. Un jour, elle s'émancipa à lui donner sur la bouche un baiser si tendre et si pressant que Choisy ouvrit les yeux et s'aperçut « que cela partait de plus que de la bonne amitié ». — Mademoiselle, lui dit-il, serais-je assez heureux pour être aimé de vous ? — Ah, madame, répondit-elle, peut-on vous voir sans vous aimer (3) ? » Les deux amants se promirent un secret et une fidélité inviolables. L'abbé partagea son appartement avec la petite Charlotte qu'on vit bientôt se transformer en un joli cavalier : les cheveux coupés en homme, elle porta un justaucorps, une cravate et une perruque et s'appela désormais M. de Mauny.

---

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 13.

(2) *Id.*, p. 7.

(3) *Id*, p. 20.

« Je ne me suis point défendue, avouait plus tard la petite, comme j'aurais fait contre un homme : je ne voyais qu'une belle dame, et pourquoi se défendre de l'aimer ? Quels avantages vous donnent les habits de femme ! Le cœur de l'homme y est qui fait ses impressions sur nous, et, d'un autre côté, les charmes du beau sexe nous enlèvent tout d'un coup et nous empêchent de prendre nos sûretés ».

C'est là une nouvelle particularité de la manie de Choisy. Ses maîtresses, pour lui plaire, doivent à leur tour, changer de costume. « Charlotte, nous déclare-t-il, était toujours habillée en homme parce que cela me faisait plaisir... et comme j'étais femme, cela faisait le véritable mariage (1) ». Il semble qu'il ait besoin pour mieux aimer une femme, de s'imaginer qu'elle est un homme.

Accompagnée de son faux mari, la fausse Mme de Sancy ne songeait nullement à se cacher. Tous les jours, on les voyait à la comédie, à l'opéra, au bal, aux promenades et même aux Tuileries : le scandale était inévitable. Des remontrances de sa famille et de ses supérieurs ecclésiastiques, l'abbé ne tient aucun compte. Il reçoit des lettres anonymes dont il ne fait pas plus de cas. L'une d'elles mérite d'être rapportée, car elle ne manque point de saveur et nous montre l'état d'esprit de l'entourage de notre coquette.

« Je n'ai point l'honneur, madame, d'être connue de vous, mais je vous vois souvent à l'église et même dans des maisons particulières. Je sais tout le bien, toutes les charités que vous faites dans notre paroisse ; j'avoue que vous êtes belle, et ne m'étonne pas que vous aimiez les ajustements des femmes, qui vous conviennent extrêmement ; mais je ne puis vous passer l'alliance, j'ose dire scandaleuse, que vous avez faite, à la face du soleil et de notre curé, avec une demoiselle, notre voisine, que vous faites habiller en homme, pour avoir plus de ragoût avec elle. Encore, si vous cachiez votre fai-

(1) *Id.*, p. 25 et 29.

blesse, mais, vous en triomphez : on vous voit dans votre carrosse aux promenades publiques, avec votre prétendu mari, et je ne désespère pas qu'un de ces jours, vous ne jouiez la femme grosse. Songez-y, ma chère dame, rentrez en vous-même ; je veux croire que vous êtes dans l'innocence, mais on juge sur les apparences et quand on voit que ce petit mari loge chez vous, et qu'il n'y a qu'un lit dans votre chambre, où vos amis vous voient tous les jours, couchés ensemble, comme le mari et la femme, est-ce faire une médisance que de croire que vous ne vous refusez rien l'un à l'autre ? On ne trouve rien à redire que vous soyez habillée en femme, cela ne fait mal à personne ; soyez coquette, j'y consens, mais, ne couchez pas avec une personne que vous n'avez point épousée ; cela choque toutes les règles de la bienséance, et quand il n'y aurait point d'offense envers Dieu, il y en aurait toujours devant les hommes. Au reste, ma belle dame, n'attribuez pas ma remontrance à une humeur chagrine, c'est pure amitié pour vous ; on ne peut vous voir sans vous aimer (1) ».

Dans cette entrefaite, un bourgeois fort riche, qui savait bien que M. de Mauny était une fille, en devint amoureux fort à propos et la fit demander en mariage. Il sut plaire à Charlotte qui reprit sans regrets ses habits de fille. Choisy consentit au mariage mais tomba dans un grand chagrin. Mais il n'était pas d'un caractère à souffrir longtemps d'une déception de cet ordre. Dominé par cet égoïsme qui est le fond de sa nature, il nous avoue cyniquement combien fut passagère sa mélancolie. « Cela ne pouvait durer, dit-il ; je suis fort pour la joie et la Providence m'en envoya bientôt un nouveau

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 38.

sujet (1) ». Il s'agit d'une jolie fille de quinze ans, Mlle Dany, « le teint beau, la bouche vermeille, les dents belles, les yeux noirs et vifs », mais encore naïve, et que Choisy, grâce à son travestissement, n'eut pas de peine à séduire.

Cette nouvelle aventure, simple réédition de la première, fut troublée par un petit orage provoqué par le directeur du Séminaire du faubourg Saint-Marceau. Moins indulgent que le curé de Saint-Médard, celui-ci vint rapporter à Monsieur le Cardinal, qu'une femme, — en l'espèce, l'abbé de Choisy, — venait chaque jour à son banc d'église, « si parée, si ajustée, si belle, avec tant de rubans et de diamants qu'il n'osait y mener ses séminaristes (2) ». Pour éviter de sévères remontrances, l'abbé redoubla ses générosités et sut fort élégamment faire oublier, ou du moins faire tolérer ses débauches et ses extravagances en créant un établissement pour les orphelins du faubourg.

La passion du jeu vint momentanément interrompre « une vie si délicieuse ». Choisy perdit ainsi sa fortune, ses bijoux, et jusqu'à sa maison du faubourg Saint-Marceau qu'il fut obligé de vendre. « Il n'y eut plus moyen de faire la belle (3) ». La rage au cœur, il quitta ses chiffons par nécessité et non par lassitude. Après avoir placé dans une communauté la pauvre Dany, il partit voyager pour cacher sa misère et sa honte et tâcher de dissiper son chagrin.

---

(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 40.
(1) *Id.*, p. 50.
(3) *Id.*, p. 54.

Mais rien ne pouvait réprimer sa folie d'être femme. La mort de sa mère lui rendit le moyen de se parer et de faire à nouveau la belle. Pour sa part d'héritage, il se réserva la vaisselle d'argent et les pierreries. « J'étais ravi, avoue-t-il, d'avoir de belles pierreries ; je n'avais jamais eu que des boucles d'oreille de deux cents pistoles et quelques bagues, au lieu que je me voyais des pendants d'oreilles de dix mille francs, une croix de diamants de cinq mille francs et trois belles bagues (1) ». Dans sa joie de posséder ces bijoux, il n'a même pas un mot de regret pour sa mère.

Sur le conseil, ironique sans doute, de Madame de la Fayette, l'illustre amie de l'auteur des *Maximes*, il reprend ses habits de femme. Mme de Sancy reparaît plus belle et plus coquette que jamais. Il se montre partout, à l'église, au sermon, à l'opéra, à la comédie ; ne manque pas d'aller au Palais Royal toutes les fois que Monsieur est à Paris. Le bal du lundi gras lui fournit l'occasion d'un succès qu'il relate avec une évidente satisfaction.

« Monsieur m'ordonna d'y venir en robe détroussée, à visage découvert et chargea le chevalier de Pradine de me mener à la courante. L'assemblée fut fort belle : il y avait trente femmes parées de perles et de diamants. On me trouva assez bien, je dansais dans la dernière perfection et le bal était fait pour moi. Monsieur le commença avec Mlle de Brancas qui était fort jolie, et un moment après, il alla s'habiller en femme et revint au bal en masque. Tout le monde le con-

(1) *Histoire de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 60.

nut, d'abord il ne cherchait pas le mystère, et le chevalier de Lorraine lui donnait la main ; il dansa le menuet et alla s'asseoir au milieu de toutes les dames ; il se fit un peu prier avant que d'ôter son masque, il ne demandait pas mieux et voulait être vu. On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie en se mirant, en mettant des mouches et les changeant de place, et peut-être que je fis encore pis; les hommes,quand ils croient être beaux sont une fois plus entêtés de leur beauté que les femmes.Quoi qu'il en soit, ce bal me donna une grande réputation, et il me vint force amants, la plupart pour se divertir, quelques-uns de bonne foi (1) ».

Cette existence, si chère au cœur de l'abbé, devait être à nouveau brisée. Une rude admonestation de l'austère Montausier, celui qui servit, dit-on, de modèle à l'Alceste de Molière, en fut la cause. Choisy nous en fait un récit qu'on croirait tiré d'une scène du Misanthrope.

« Cette vie était délicieuse, écrit-il,lorsque la bizarrerie,ou pour mieux dire, la brutalité de Monsieur de Montausier me renversa tout.Il avait amené M.le Dauphin à Paris,à l'Opéra, et l'avait laissé dans une loge avec la duchesse d'Usèz, sa fille, pour aller faire des visites. L'Opéra était commencé, il y avait une demi-heure, lorsque Mme d'Usez m'aperçut dans une loge,de l'autre côté du parterre,mes pendants d'oreilles brillaient d'un bout de la salle à l'autre ; Madame m'aimait fort, elle eut envie de me voir de plus près et m'envoya La. . qui était à M. le Dauphin, me dire de la venir trouver ; j'y allai aussitôt et l'on ne saurait dire toutes les amitiés que le petit prince me fit ; il pouvait avoir douze

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme,* p 63.

ans (1). J'avais une robe blanche à fleurs d'or, dont les parements étaient de satin noir, des rubans couleur de rose, des diamants, des mouches. On me trouva assez jolie ; Monseigneur voulut que je demeurasse dans sa loge et me fit part de la collation qu'on lui servit ; j'étais à la joie de mon cœur. Rabatjoie arriva ; M. de Montausier venait de ses visites ; d'abord Mme d'Usez lui dit mon nom, et lui demanda s'il ne me trouvait pas bien à son gré. Il me considéra quelque temps et puis, me dit : « J'avoue, madame ou mademoiselle (je ne sais pas comment il faut vous appeler), j'avoue que vous êtes belle, mais, en vérité, n'avez-vous point de honte de porter un pareil habillement et de faire la femme puisque vous êtes assez heureuse pour ne l'être pas ? Allez, allez vous cacher ; M. le Dauphin vous trouve fort mal comme cela. — Vous me pardonnerez, monsieur, reprit le petit prince, je la trouve belle comme un ange » (2).

L'admiration du petit Dauphin ne consola point l'abbé de cette profonde humiliation. Cruellement blessé dans sa vanité, Choisy résolut d'abord de quitter ces ajustements qui venaient de lui attirer une aussi fâcheuse réprimande. Mais, la volonté lui manqua et il ne put s'y résoudre.

C'est à cette époque, sans doute, qu'il se retira en Bourgogne dans son abbaye de Saint-Seine. Peut-être y voulut-il cacher son dépit. Il n'y demeura pas longtemps. On le vit bientôt à Dijon où il rencontra une jeune femme coquette, peu scrupuleuse, Renée Marie Madeleine de Gareau-Dumont, mariée à Antoine Bossuet, trésorier général des Etats de Bourgogne et frère de

(1) Ce qui situe l'événement vers 1672.
(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 64.

Bénigne Bossuet, alors évêque de Condom. C'est grâce à la correspondance de Roger de Rabutin, qui devint bientôt son ami (1), qu'il est possible de reconstituer cette nouvelle aventure à laquelle Choisy ne fait aucune allusion dans ses mémoires. Cette frivole Mme Bossuet obtenait alors à Dijon les plus vifs succès de galanterie. Bussy lui-même lui fit des avances qu'elle repoussa avec esprit :

Soyez amant si vous voulez
Je ne le défends à personne.
Brûlez, parlez, persévérez
Mais sachez que mon cœur se donne
Moins aisément qu'une couronne (2).

Le dépit rendit mordant l'illustre exilé, si l'on en juge à la façon sévère dont il apprécie la conduite de la nouvelle maîtresse de Choisy. « M. de C.(Condom) écrit-il à Mlle de Scudery, a raison de vous louer la beauté et l'esprit de Mme B. (Bossuet). Pour la conduite, ce n'est pas la même chose, elle ne plaît à personne, pas même à ses amants en faveur, à qui elle est si mauvaise ; et ce n'est pas seulement comme beau-frère et comme évêque que M. de C. y trouve à redire. Il a eu d'autres raisons. Je ne sais si elles durent encore » (3).

Bussy veut-il insinuer que Bossuet devait être compté

---

(1) Pourtant, Choisy était cousin germain de Mme de Miramion que Rabutin avait essayé en vain de ravir en 1648.

(2) Correspondance de Roger de Rabutin, Charpentier 1858. *Mme Bossuet à Bussy-Rabutin*, 6 novembre 1671, t. II, p. 37.

(3) *Bussy à Mlle de Scudery*, 22 février 1673. t. II, p. 220.

au nombre des soupirants de sa belle-sœur ? Mais on peut mettre en doute son autorité (1).

En 1673, Mme Bossuet fait une fugue à Paris où elle retrouve Choisy qui l'y a précédée. Celui-ci paraît très épris : Mlle de Scudery en fait à Bussy la confidence. « Notre ami, l'abbé de Choisy a, dit-on, de grands soins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vu ; l'amour démonte fort la cervelle » (2). Mais les allures équivoques de sa belle maîtresse, le scandale de son escapade avaient éveillé l'attention. Choisy préféra rompre cette liaison trop tapageuse. Obsédé par le délicieux souvenir de Mme de Sancy, il résolut de reprendre la vie et le costume de femme. Toutefois, il n'avait pas oublié la sévère leçon de Montausier.

Aussi, jugea-t-il plus prudent d'aller demeurer en province, où, n'étant point connu, il pourrait faire la belle, tant qu'il lui plairait.

Il acheta, dans ce but, le chateau de Crespon, situé, nous dit-il, près de Bourges. C'était, en un lieu charmant, une maison bâtie depuis vingt ans, avec un vaste parc, des parterres, des potagers, des eaux plates, un petit bois, de bonnes murailles, et, au bout du parc, une grande grille de fer qui donnait sur un ruisseau. Un jour, on vit arriver un brillant équipage. D'un carrosse peint en ébène, aux armes comtales, surmontées

---

(1) Ce n'est pas d'ailleurs, le seul roman qui courut sur l'aigle de Meaux. Le marquis de la Fare nous rapporte une bien curieuse histoire où Bossuet tient le rôle d'entremetteur innocent entre Louis XIV et Mme de Montespan. *Mémoires*, coll. Michaud et Puyjoulat, t. XXXII, p. 288.

(2) *Mlle de Scudery à Bussy* ; 17 février 1673, t. II, p. 219.

d'une cordelière pour marquer la veuve, descendit une jeune femme richement vêtue qu'on disait s'appeler la comtesse des Barres. Bien fin qui eut pu reconnaître, sous les traits de cette élégante, l'abbé de Choisy.

Et, pendant deux ou trois ans, ce fut pour lui, avec de nouvelles dupes, la même vie de plaisir et de débauches qu'au faubourg Saint-Marceau.

S'habillant, se déshabillant, se mirant et se coiffant tout le jour, entouré de la noblesse et de la gentilhommerie du pays qui raffolaient de lui comme d'une élégante parisienne, il en usa sous main « de telle sorte qu'en d'autres temps, remarquait Sainte-Beuve, il aurait pu avoir affaire au procureur du roi pour séduction de mineures » (1).

C'est avec une véritable effronterie qu'il nous avoue, dans ses Mémoires, comment il fit sournoisement usage de son costume pour cacher des intrigues malséantes et de coupables séductions.

D'innocentes mères confiaient leurs filles à la belle comtesse qui promettait de leur apprendre à se bien coiffer. Le souvenir de ce fallacieux prétexte subsista longtemps, puisque, dans une chanson de 1737, on retrouve encore une allusion à ce piège :

> Je crois que mainte pucelle
> Pour paraître un peu plus belle
> De bon cœur aurait appris
> D'une comtesse des Barres
> Comme on se coiffe à Paris (2).

---

(1) Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*, t. III, article sur Choisy.
(2) Notice Champollion — Figeac et Aimé Ch. fils.

Après une liaison avec Mlle de la Grise, qui provoqua la jalousie de M. d'Hanecourt, un chevalier « beau comme le jour », Choisy rencontra une jolie comédienne, Roselie, dont il fit son « petit mari ». Cheveux courts et habits de garçon, c'était un fort joli cavalier qu'on appelait partout le petit comte. « Ce divertissement, écrit l'abbé, était fort innocent et dura sept ou huit mois ; mais, par malheur, M. comtin eut mal au cœur, perdit l'appétit et prit la mauvaise habitude de vomir tous les matins (1) ». Choisy soupçonna aussitôt ce mal « qui n'est pas dangereux pourvu qu'on ne l'aigrisse pas en le voulant trop cacher ». Il fit reprendre à sa maîtresse ses habits de fille, plus convenables à son état présent, et vint à Paris la mettre entre les mains de personnes habiles qui en eurent grand soin. Enfin, Roselie mit au monde une petite fille que l'abbé, paraît-il, fit bien élever et maria, à l'âge de seize ans, à un riche gentilhomme.

Choisy ne devait plus revoir son château de Crespon. Il dut bientôt se séparer de Roselie qui épousa un comédien de talent. Son chagrin fut de courte durée.

« Dès que la petite fille fut mariée, avoue-t-il, je ne songeai plus qu'à moi ; l'envie d'être belle me reprit avec fureur : je fis faire des habits magnifiques, je remis mes beaux pendants d'oreilles qui n'avaient pas vu le jour depuis trois mois ; les rubans, les mouches, les airs coquets, les petites mines, rien ne fut oublié... J'allais à tous les spectacles et à toutes les promenades publiques ; enfin, j'en fis tant que

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, t. III, second fragment.

plusieurs gens me reconnurent et me suivirent pour savoir où je logeais.

Mes parents trouvèrent mauvais que je fisse encore un personnage qu'on avait pardonné à une grande jeunesse : ils me vinrent voir et m'en parlèrent si sérieusement que je me résolus de quitter tout ce badinage, et pour cela, j'allai voyager tout de bon en Italie. Une passion chasse l'autre ; je me mis à jouer à Venise, je gagnai beaucoup d'argent, mais je l'ai bien rendu depuis. La rage du jeu m'a possédé et a troublé ma vie. Heureux si j'avais toujours fait la belle, quand même j'eusse été laide ! Le ridicule est préférable à la pauvreté (1) ».

De ce voyage en Italie, de même que d'un voyage en Angleterre que nous annonce un autre passage des mémoires, nous ne savons presque rien. Certains fragments des mémoires n'ont pas été retrouvés. P. Lacroix pense qu'ils furent retranchés par l'auteur lui-même, comme trop scandaleux.

Un fragment incomplet nous annonce les histoires de la marquise de Banneville, de la petite Mondory et du marquis de Corbon. Il s'agit, semble-t-il, d'une intrigue avec une fille de théâtre qui provoqua la jalousie du marquis, épris de Choisy. Malheureusement, il est impossible de reconstituer cette aventure qui nous eut peut-être donné de précieux renseignements sur les inclinations de l'abbé.

Lorsque celui-ci s'entretenait tendrement avec la petite Mondory, le marquis de Corbon lui jetait des re-

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, t. III, second fragment.

gards de tendresse, de dépit, et quelquefois de colère. « J'eusse bien voulu l'adoucir par quelques petites paroles, écrit Choisy, je ne le voulais pas perdre et mon cœur, à son ordinaire, balançait entre elle et lui (1) ». Comment interpréter cet étrange aveu ?

---

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 57.

LA CONVERSION. CHOISY, PRÊTRE, ÉCRIVAIN, ACADÉMICIEN, MAIS TOUJOURS « COQUETTE »

La jeunesse, la beauté, la fortune s'étaient enfuis. Choisy revint d'Italie vieilli et ruiné. La mort de Marie-Thérèse lui avait inspiré de salutaires réflexions, quand, brutalement, il tomba gravement malade. « Tout d'un coup, nous rapporte-t-il, je me sentis accablé par une fièvre violente : mes forces, au bout de trois jours, furent perdues, mon cœur abattu. J'envisageai la mort que j'avais cru si éloignée ; bientôt après, j'en vis tout l'appareil effroyable, je voyais... les feux éternels destinés à la punition de mes crimes... Pour moi, je vous avoue que j'ai eu grand peur.

Je demandai pardon à Dieu de tout mon cœur. J'aurais bien voulu avoir le temps de faire pénitence, mais la mort me talonnait de près. J'avais entendu les médecins dire : il ne sera plus en vie dans deux heures. Je ne sentais rien, je ne me souvenais de rien qui put me donner la moindre espérance... enfin, toutes les portes du ciel me paraissaient fermées (1) ». Heureusement,

(1) *Quatre dialogues*, p 215.

le corps et l'esprit abattus, il s'endormit. Le délire fit place à un rêve lumineux où il entrevit qu'il n'était pas impossible que Dieu lui fît miséricorde. « Une pensée si consolante, ajoute-t-il, me donna courage, l'esprit en repos contribua à ma guérison autant et plus que le quinquina ».

L'abbé de Dangeau (1), un ancien camarade de débauches, déjà converti par Bossuet, n'avait pas quitté le chevet du malade. Son éloquence, en d'aussi tragiques instants, sut être persuasive. Choisy se convertit avec une impétuosité qui déconcertait son ami. « Hélas, déclarait celui-ci, à peine ai-je eu prouvé à cet étourdi l'existence de Dieu que je l'ai vu tout prêt à croire au baptême des cloches (2) ».

Dans son ardeur de néophyte, Choisy voulut convertir les autres, et publia, en quatre Dialogues, les raisons qui l'avaient touché. L'argumentation est parfois surprenante, et nullement indigne de sa vie passée. On y prouve l'immortalité de l'âme par les potages de Talbot, les chants de Mlle Rochonas, les tableaux de Poussin, et l'abbé se complaît à ces démonstrations toutes sensuelles.

Cette conversion fut-elle sincère ? L'abbé se trouva-t-il, comme le pense d'Argenson « dans le cas des femmes qui ont été galantes et coquettes et ont vieilli : elles ont à choisir d'être joueuses, intrigantes, beaux

---

(1) Le même, qui prêtait sa plume aux échanges de billets doux entre Louis XIV et Mlle de la Vallière.

(2) D'Alembert. — *Œuvres complètes*, Belin, t. II, p. 535.

esprits ou dévotes » (1). Néanmoins, ses bonnes dispositions duraient encore, deux ans plus tard, puisque nous le voyons se proposer pour faire partie d'une ambassade destinée à convertir au catholicisme le roi de Siam : Phra-Nazaï. Il est vrai que des personnes affirmèrent alors qu'il cherchait ainsi le moyen d'échapper à ses créanciers.

Beaucoup n'avaient qu'une confiance limitée en la solidité de sa conversion :

> Choisy converti par Dangeau
> S'en va prescher jusqu'en la Chine.
> Il part chrétien et fort dévot
> Mais je jurerais à sa mine
> S'il trouve un Dangeau à Siam
> Qu'il en revient mahométan (2).

Ce voyage, qui dura plus d'un an (3) nous est minutieusement relaté dans le *Journal du voyage à Siam*, qui fut publié en 1687. C'est un récit agréable, souvent amusant, où l'abbé ne nous fait grâce d'aucun détail. Nous savons qu'il ne dédaignait pas le bal qui, trois ou quatre fois par semaine, était donné à bord. Il jouait aux échecs avec le chevalier de Corbin, au cheval fondu avec le père Gerbillon, et au cochon-cochonnet, « un fort beau jeu où l'on se donne de bonnes tapes ». Il buvait de l'eau-de-vie pour se rafraîchir. Ce n'est plus ce délicat, cet efféminé, ce mignon dont nous avons suivi l'incroyable existence.

---

(1) *Mémoires du marquis d'Argenson*, Jannet, t. I, p. 77.
(2) Notice de Champollion-Figeac et Aimé Ch. fils.
(3) Du 3 mars 1685 au 18 juin 1686.

Cependant, il attache toujours une grande importance au costume. Il nous décrit sa soutane de satin noir qu'il portait avec un rocher et un grand manteau par dessus. Il admire les riches vêtements du Siam et cherche à communiquer son enthousiasme. C'est d'ailleurs, sur le vaisseau, un modèle de sagesse. « Quoi qu'il arrive, écrit-il, j'aurai toujours fait un beau voyage ; j'aurai appris bien des petites choses ; je n'aurai guère offensé Dieu pendant ces deux ans... Et comment ferions-nous pour offenser Dieu ?... Les tentations sont à trois ou quatre mille lieues d'ici ».

C'est sur le bateau l'amenant au Siam, qu'en quatre jours, il reçut les ordres et la prêtrise. Auparavant, il n'avait d'un abbé que le titre, le petit collet et les bénéfices. Il fut improvisé, « baclé » prêtre par un évêque missionnaire dont l'ignorance excuse la complaisance, car il ignorait certainement le passé de Choisy (1).

Un grand honneur l'attendait, peu après son retour

---

(1) On trouve, en marge d'une des premières éditions des mémoires (Utrecht, 1727) p. 12 cette note manuscrite de Clairambault. « Il fut marié sur terre, ou avait promis mariage à Mlle Gardeblé, de laquelle il avait au moins un enfant. Et il se fit faire prestre sur un vaisseau passant à Siam Cela donna lieu de l'appeler marié sur terre et prestre sur mer ».

Nous ignorons tout de cette demoiselle Gardeblé, dont le nom se retrouve pourtant dans une chanson de l'époque :

« Je chanterois la probité
Et je dirois ce que je pense
De Choisy sur la chasteté,
Je chanterois la probité
Si de la Font et Gardeblé
J'avais pu garder le silence ».

Notice de Champollion-Figeac et Aimé Ch. fils.

en France. Le 25 août 1687, jour de Saint Louis, l'Académie française le recevait solennellement au nombre de ses membres, en place du duc de Saint-Aignan, et venait ainsi couronner prématurément une carrière littéraire encore à ses débuts (1). Sans doute, les quatre dialogues, et surtout, le *Journal du Voyage à Siam* n'avaient pas été sans faire quelque bruit. Toutefois, le principal mérite du nouvel académicien était sans contredit, d'avoir eu pour mère la petite fille de l'illustre chancelier de l'Hospital. Dans sa réponse au discours de l'abbé, Bergeret n'oublie pas de faire rejaillir sur la mère, l'honneur qui est fait au fils. « Vous le devez, s'exclame-t-il, à cette illustre mère, comparable aux Cornélies, qui parlait sa langue avec tant de grâce et de pureté, et qui, vous ayant fait sucer l'Eloquence avec le lait, nous a donné lieu de penser que vous étiez né pour l'Académie et que vous aviez été élevé pour elle, entre les bras et dans le sein des muses elles-mêmes » (2).

L'éloge tient de l'hyperbole, et si Mme de Choisy fut, de l'avis unanime de ses contemporains, une des femmes les plus spirituelles et les plus originales de son temps, elle ne ressemblait pas plus à la mère des Gracques que son fils aux Gracques eux-mêmes.

Désormais, la vie de Choisy est aussi vide d'événements que la première moitié fut romanesque. Retiré dans son appartement du Luxembourg, il ne cessa,

---

(1) Malgré l'article premier des statuts : « Personne ne sera reçu à l'Académie qui ne soit de bonnes mœurs, de bonne réputation . »

(2) Réponse de Bergeret à l'abbé de Choisy, Barbin, 1687.

pendant les trente-sept ans qui lui restèrent à vivre, de composer et d'écrire sur toutes sortes de sujets. On trouvera, à la fin de ce travail, la liste de ses nombreux ouvrages.

Ecrivain agréable, au genre d'esprit vif, badin et plein de grâce, il écrit avec une facilité familière et une rapidité qui gagne et entraîne le lecteur. Un peu de folâtre de temps en temps. C'est le naturel qui perce et revient.

Son style, comme sa conversation, porte parfois la marque d'une sorte de courage d'esprit bien français, — le seul courage qu'il possède — qui lui suggère d'heureuses réparties. C'est ainsi que lorsqu'il préparait son histoire de Charles VI, le duc de Bourgogne, enfant lui ayant demandé comment il dirait que ce roi était fou. « Monseigneur, répondit-il, je dirai qu'il était fou ; la seule vertu distingue les hommes quand ils sont morts » (1). Cette réponse avait beaucoup plu au duc de Montausier, ce même personnage, qui, plus tôt, avait aussi sévèrement admonesté l'abbé. « Je suis fâché, disait-il dans son rude langage, de ne pouvoir demander à cet hermaphrodite son amitié » (2).

Dans ses ouvrages d'histoire, Choisy se montre d'une extrême prudence et ne prend que rarement parti. A propos des démêlés entre Boniface VIII et Philippe le Bel ; « Le Roi, dit-il, avait souvent raison et le pape n'avait pas toujours tort » (3). Il ne recherche jamais

(1) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, Michaud et Puyjoulat, p. 553.
(2) D'Alembert, Belin, t. III, p. 45.
(3) Abbé d'Olivet. — *Vie de Choisy*, p. 187.

d'interprétation profonde : « Je laisse au lecteur, écrit-il, le plaisir d'imaginer lui-même, ne croyant pas qu'il soit bien aisé de lire présentement dans le cœur des gens qui vivaient il y a trois cents ans » (1). Et ailleurs. « Il est presque impossible de connaître les véritables motifs, même des événements qui nous passent tous les jours devant les yeux et il n'y a que les gens qui agissent qui puissent dire sûrement les raisons qui les font agir » (2).

Mais Choisy réussit merveilleusement dans l'anecdote ; il aime à rapporter des bons mots, de ces choses qui se content et qui plaisent. Il excelle dans le portrait, surtout dans celui des femmes (3). Il écrit dans une langue fine, légère, « pleine de ces tours inachevés et de ces négligences qui sont dans le génie même de la conversation et qui entrent mieux, si l'on peut dire, dans les plis de la pensée » (4). Son style a les grâces négligées d'une femme (Duclos).

Comparé aux femmes écrivains de l'époque : Mme de Caylus, Mme de Sévigné, Mme de Motteville, Mme de La Fayette, Mme de Lambert... c'est lui qui trahit le plus la femme, et l'on s'aperçoit que, « si Choisy a souvent écrit avec une grâce féminine, ce sont les femmes qui ont le plus souvent encore pensé et écrit en homme ; c'est cet homme qui est le plus femme (5) ». Et M. de

---

(1) *Mémoires de l'abbé de Choisy*

(2) *Id.*

(3) Voir ses portraits de Lyonne, Fouquet, Le Tellier, Colbert, Mlle de la Vallière.

(4) Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*, tome II.

(5) Notice de M. de Lescure.

Lescure va plus loin : « Ses mémoires, déclare-t-il, sont d'une caillette, mais d'une caillette bel esprit, d'une caillette de cour, écrivant comme elle parlait cette langue exquise de la conversation dans la bonne compagnie de son temps, la meilleure qui ait jamais existé. »

Les questions de vêtements, de costumes, ne sont jamais négligées. Même dans la *Vie de Salomon*, il nous rapporte une amusante anecdote où le travestissement a sa place. « La reine de Saba fit habiller des jeunes filles et des jeunes garçons avec les mêmes ajustements pour éprouver s'il pourrait reconnaître la différence des sexes. Qu'on apporte ici, dit le roi, des bassins pleins d'eau et que tous ces enfants se lavent le visage. Il reconnut les garçons à la manière hardie et délibérée, dont ils se lavaient le visage, au lieu que les filles, par leur délicatesse ordinaire, n'osaient presque se mouiller (1)».

Assagi et désabusé, l'abbé de Choisy n'était nullement détaché de son passé de débauches, pour lequel il est plein de regrets, mais sans traces de repentir.

« Le vieil abbé, nous confie le marquis d'Argenson, longtemps après avoir écrit la Vie de David, de Salomon, des histoires édifiantes, celle de l'Eglise, me contait encore ses folies avec un plaisir indicible et je regardais avec étonnement un homme dont la vie avait été remplie par de si étranges disparates (2) ».

« Il se sentait toujours, ajoute-t-il, de l'éducation féminine qu'il avait reçue, et, n'étant plus d'âge à s'ha-

---

(1) Abbé d'Olivet. – *Vie de Choisy*, p. 159.
(2) *Mémoires du marquis d'Argenson*, p 71 et 74.

biller en femme, il ne s'est jamais trouvé capable de penser en homme ».

Il se complaît dans le souvenir du passé, toujours avec la passion irrésistible de renouveler jusqu'à sa dernière heure, ce qu'il appelle familièrement ses badinages.

L'abbé d'Olivet affirme que, chez lui, il continuait à s'habiller en femme. « On l'a vu, dit-il, jusques dans la vieillesse, et même jusques à la mort, habillé de cette manière, dans les compagnies et même à l'église (1) ». L'abbé Gouget est tout aussi affirmatif (2).

« Il prit tant de goût pour cet habillement, écrit d'Alembert, qu'il ne le quitta presque pas jusqu'à la fin de ses jours... On s'y accoutuma si bien (après s'être moqué d'abord, d'une si étrange mascarade), qu'on le recevait partout en habit de femme, sans presque y faire attention : il ne craignait pas même de se montrer à Versailles avec ce singulier travestissement (3) ».

Et, parlant de son Histoire de l'Eglise : « Cette histoire se ressent beaucoup de l'habit sous lequel l'auteur l'a composée; car, ces ajustements de femme, qu'il n'osait plus porter dans le monde par crainte d'y causer trop de scandale, il ne pouvait se résoudre à s'en priver quand il était seul, ne songeant pas assez qu'il lui restait dans cette solitude même, un témoin plus redoutable que les hommes. Peut-être, suffirait-il, pour ap-

---

(1) Abbé d'Olivet. — *Vie de l'abbé de Choisy*, p 14

(2) *Catalogue raisonné des livres de l'abbé Gouget* Manuscrits, t. V, p. 667.

(3) *Eloge de Dalembert*, Paris, Collin, 1807, p. 183.

précier la valeur de ces annales ecclésiastiques, de se représenter un moment ce prêtre septuagénaire, sous un habit si peu fait pour son âge et pour son état, se mettant des ajustements profanes de la même main dont il écrivait les décisions des Conciles (1). »

Et, c'est après avoir fini le dernier volume de cette Histoire que Choisy, prétend-on, déclarait en riant : « J'ai achevé grâce à Dieu, l'*Histoire de l'Eglise*, je vais présentement me mettre à l'étudier (2). »

Malgré son excentricité et ses faiblesses, Choisy conservait l'amitié d'austères personnages tels que Bossuet, Mme de Maintenon, Mme de Lambert. C'est d'ailleurs, à l'instigation de cette dernière, auteur de divers traités philosophiques sur l'éducation et la morale, et considérée comme l'une des femmes les plus réservées de ce temps où les honnêtes femmes n'étaient point bégueules que Choisy écrivit ses mémoires, « ce testament de vanité et de volupté, un des plus étonnants monuments d'aberration mentale et d'idolâtrie de soi-même qui existe au monde (3). »

C'est à cette femme respectée que Choisy dédie ce qu'il appelle « toutes ses petites enfances. »

« Vous m'ordonnez, madame, d'écrire l'histoire de ma vie ; en vérité, vous n'y songez pas. Vous n'y verrez assurément ni villes prises, ni batailles gagnées ; la politique n'y brillera pas plus que la guerre. Bagatelles, pe-

---

(1) *Eloge de Dalembert*, p 212.
(2) *Id.*, p. 47.
(3) *Notice de M. de Lescure.*

tits plaisirs, enfantillages, ne vous attendez pas à autre chose ; un naturel assez heureux, des inclinations douces rien de noir dans l'esprit, joie partout, envie de plaisir, passions vives, défauts dans un homme, vertus du beau sexe, vous en serez honteuse en lisant, que serai-je donc en écrivant (1) ».

Et, de cette marquise de Lambert, nous connaissons un billet adressé à l'abbé, dont l'Histoire, malgré le désir de l'auteur n'a pas gardé le secret. Il accompagne l'envoi des « Réflexions sur les femmes » et nous donne un aperçu de ce qu'était devenu le vieil abbé.

« Voilà, mon cher abbé, écrit-elle, le petit ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le temps de le perfectionner ; des sentiments plus sérieux occupent mon âme et des affaires plus importantes, mon loisir. Pour vous. . qui n'avez jamais pu épuiser ce fond de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez pu faire ; vous à qui la vieillesse sied bien, parce qu'elle n'en écarte ni les jeux ni les amours, vous qui avez su rétablir l'intelligence entre la passion et la raison, de peur d'en être inquiété ; vous qui, par une sage économie, avez toujours des plaisirs en réserve et qui les faites succéder les uns aux autres ; vous qui avez su ménager la nature dans les plaisirs afin que les plaisirs soutinssent la nature ; vous enfin, qui dans vos belles années, viviez pour aimer, et présentement, aimez pour vivre ; vous avez raison, mon cher abbé ; dérobons ces derniers moments à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié et à votre fidélité que ce petit écrit ne sorte jamais de vos mains ; vous seul êtes le confident de mes débauches d'esprit (2) ».

---

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 1.
(2) *Œuvres de la marquise de Lambert*, Amsterdam, 1747, p. 369.

Telle était l'inexplicable indulgence d'une société par ailleurs si formaliste et si prude, pour ce vieil enfant auquel l'âge n'apportera que des rides.

En 1723, Choisy perdit son vieil ami Dangeau. Il ne devait pas longtemps lui survivre. Il prononça son dernier discours à l'Académie, le 25 novembre 1723, pour la réception de l'abbé d'Olivet.

Chargé d'ans et d'honneur, François Timoléon de Choisy mourut le 2 octobre de l'année suivante. Il était devenu un personnage considérable dans l'Eglise et dans les lettres, prieur de Saint-Lô de Rouen, de Saint-Benoit du Sault, et de Saint-Gelais, ci-devant abbé de Saint-Seine en Bourgogne, grand doyen de la cathédrale de Bayeux et doyen de l'Académie française.

ETUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE

Pendant la jeunesse de Choisy, nous avons vu une double influence marquer d'une empreinte profonde et définitive la cire molle de son caractère : celle d'un milieu où fleurit la galanterie, mais où s'étalent aussi les mœurs les plus scandaleuses ; — n'est-ce pas chez Mme de Choisy que Monsieur rencontrait le comte de Guiche, « comme on aurait fait une maîtresse (1) », — celle, avant tout d'une éducation désordonnée et contre nature, par laquelle une mère aveugle voulut faire de son fils, autant qu'il est possible, une jolie demoiselle.

A vingt ans, l'abbé a les habitudes et la mentalité d'une coquette, « qui avait mille fois plus de goût pour les mouches et les rubans, mille fois plus le désir de plaire qu'une coquette de profession (2) ».

Ce goût du travestissement est pour lui la tendance prévalente qui entraîne une perturbation complète de son affectivité.

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, p. 295.
(2) *Vie de Choisy*, par l'abbé D'OLIVET, p. 3.

L'assouvissement de cette passion lui procure une jouissance qui lui arrache des aveux, dans les termes les plus expressifs, à chaque page de ses mémoires. « Je jouissais du plus grand plaisir qu'on puisse goûter en cette vie — J'avais bien du plaisir. — Cette vie était délicieuse — J'avais tant de plaisir. — J'ai goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'égalent pas » (1).

Dès lors, deux périodes divisent la vie de l'abbé : l'une, où il se livre sans frein à son penchant, l'autre, où malgré sa dignité de prêtre, malgré sa haute situation dans l'église et dans les lettres, malgré le scandale et le ridicule, il ne peut s'empêcher, au moins en cachette, d'obéir à son irrésistible besoin. Le travestissement, auquel il a sacrifié une partie de sa vie est pour lui une obligation tyrannique, dont il ne connaîtra jamais le caractère anormal et morbide.

Ceux qui, sans indulgence, n'ont relevé chez lui que vices et perversité, ont eux aussi méconnu ce caractère pathologique. Et là encore, il semble que la pénétration du plus subtil de nos critiques ne se soit pas montrée en défaut, lorsque Sainte-Beuve écrit : « On a vu maintes fois le travestissement être un moyen de licence et de désordre et servir à faciliter des passions, des intrigues, c'est le cas le plus ordinaire. Pour l'abbé de Choisy qui n'est certes pas exempt de coupables désordres, le travestissement, toutefois, semble être encore la chose princi-

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p 6, 10, 64.

pale, l'attrait le plusvif ; il aime le miroir pour le miroir, la toilette pour elle même, la bagatelle pour la bagatelle. Etre devant une glace à s'adoniser et à faire des mines avec une mouche ou une bouche qui lui sied, ayant autour de lui un cercle qui l'encense et qui l'admire et qui lui dit sur tous les tons : « Vous êtes belle comme un ange ». C'est là son idéal et son suprême bonheur (1) ».

Mais, s'il joue aussi parfaitement, sans effort, le rôle de la femme, c'est qu'il n'en a pas que l'habit. Tout en lui porte une marque féminine : son esprit de légèreté, de grâce, d'étourderie spirituelle, son style, sa conversation, ses manières, sa nature fine et mobile, son goût des bagatelles et des frivolités, enfin, son désir et sa joie de plaire aux hommes et jusqu'à sa façon d'abuser de ses naïves amies.

Il se traite le plus souvent au féminin et va jusqu'à nous avouer : « Je me croyais véritablement femme (2) », comme Karl Heinrich Ulrich, qui prétendait que son corps d'homme enveloppait une âme de femme (3) : véritable transformation de la personnalité qui faisait dire à l'abbé d'Olivet que pour Choisy, la nature s'était trompée et en avait voulu faire une femme (4).

Dans une très intéressante étude du féminisme de l'abbé, M. Laignel-Lavastine, s'appuyant sur des symptômes psychiques — amour de la toilette et des bijoux,

---

(1) Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*, t. III.

(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 10.

(3) Charcot et Magnan. — *Inversion du sens génital*. Arch. neurologie, 1882, n° 12, p 301.

(4) Abbé d'Olivet. — *Vie de Choisy*, p. 3.

enjouement puéril, féminisme littéraire, superficialité du caractère — et des symtômes physiologiques — absence de barbe, figure poupine — conclut au puérilisme mental chez un individu au corps infantile. Il en serait résulté une inversion qui, à cause de l'infantilisme, se manifestera plutôt par des nuances psychiques que par des désordres sexuels (1).

Cependant, il semble difficile de taxer d'insuffisance sexuelle un homme auquel Mlle de Scudéry reconnaissaissait deux grandes passions, le jeu et l'amour (2).

Certes, l'élément cérébral est capital dans les manifestations de sa sexualité. Avec auprès de lui, dans son lit, le délicieux corps de Charlotte, il s'abandonne à la joie, mais, « sans sortir des bornes de l'honnêteté, ce qui est difficile à croire et ce qui est pourtant vrai (3) ».

Que se passe-t-il, le premier soir où la petite de la Grise lui est confiée par sa trop naïve mère?

J'avais impatience, écrit-il, de me coucher et je crois que la petite fille en avait aussi bonne envie que moi Mme Bouju la coiffa de nuit et la fit coucher la première dans mon lit, à la petite ruelle ; je vins peu de temps après, et dès que je fus couchée, je lui dis : « Approchez vous mon petit cœur ». Elle ne se fit pas prier, et nous nous baisâmes d'une manière fort tendre ; nos bouches étaient collées l'une sur l'autre. Je tins longtemps la petite fille entre mes bras et baisai sa gorge qui était fort belle ; je lui fis mettre aussi la main

(1) Laignel-Lavastine. — *Le féminisme de l'abbé de Choisy*, Paris médical, 5, VII, 1919.

(2) *Mlle de Scudéry à Bussy*. Correspondance. t. II, p. 271.

(3) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 29.

sur le peu que j'en avais, afin qu'elle fut encore plus assurée que j'étais femme ; et je n'allais pas plus loin le premier jour ; je me contentai de voir qu'elle m'aimait de tout son cœur ».

Mais, le lendemain, Choisy se montre plus viril et réduit à néant l'hypothèse d'infantilisme qu'on pourrait jusqu'alors soulever.

« Le lendemain, ajoute-t-il, nous eûmes plusieurs visites du voisinage ; la petite fille s'ennuyait et me disait tout bas : « Ma belle dame (c'est le nom qu'elle s'avisa de me donner) que je trouve la journée longue ! » J'entendis ce qu'elle voulait dire. Dès que nous fûmes couchées, il ne fallut pas lui dire de s'approcher, elle pensa me manger de caresses : je crevais d'amour et me mis en devoir de lui donner de véritables plaisirs. Elle me dit d'abord que je lui faisais mal, et puis, elle fit un cri qui obligea Mme Bouju à se lever pour voir ce que c'était. Elle nous trouva fort près l'une de l'autre ; la petite pleurait, et toutefois, elle eut le courage de dire à Bouju : « Madame, c'est une crampe à quoi je suis sujette, qui m'a fait bien mal ». Je la baisai de tout mon cœur et ne quittais point prise. « Ah, quelle douleur, s'écriait-elle encore — Mademoiselle, di Bouju qui était une vieille narquoise, cela passera et vous serez bien aise quand vous ne sentirez plus le mal ». En effet, le mal était passé, et les larmes de douleur devinrent des larmes de plaisir ; elle m'embrassait de toute sa force et ne disait mot. « M'aimes-tu bien mon petit cœur ? lui dis-je. — Hélas oui, je ne me sens pas, je ne sais ce que je fais. M'aimerez-vous toujours, ma belle dame ? » Je lui répondis par cinq ou six baisers fort humides et je recommençai la même chanson ; elle ne nous donna pas tant de peine que la première fois, la petite fille ne cria plus.

elle fit seulement de longs soupirs qui venaient de son cœur ; nous nous endormîmes (1) ».

Ainsi, et les preuves ne manquent point, Choisy use normalement de son sexe. Il veut en même temps posséder les grâces de la femme et jouir de ses possibilités d'homme.

D'autre part, le travestissement semble être pour lui un adjuvant de l'excitation sexuelle. Mais, il ne lui suffit pas d'être en habits de femme; nous avons vu que, pour éprouver le maximum de plaisir il fait porter à ses maîtresses des costumes d'hommes. « Si tu pouvais toujours être habillée en garçon, dit-il à Charlotte, je t'en aimerais bien mieux ». Et plus loin « Je veux que tu sois toujours habillée en garçon (2) ».

Comment expliquer son étrange penchant ? Voici l'explication que nous donne Choisy : « J'ai cherché, écrit-il, d'où me vient un plaisir si bizarre, le voici : le propre de Dieu est d'être aimé, adoré; l'homme, autant que sa faiblesse le permet, ambitionne la même chose. Or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont ou croient avoir quelques traits de beauté, qui peuvent les faire aimer, ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inexprimable d'être aimé (3) ».

---

(1) *Aventures de Mme la comtesse Des Barres*, Paris, Collin, 1807

(2) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, P. Lacroix, Gay, 1862, p 25.

(3) *Id.*, p. 10

Cette interprétation, qui nous paraît bien insuffisante, est empreinte du défaut commun à toutes les autobiographies à savoir, le désir d'exciter l'intérêt et de ne mettre en relief que les bons côtés.

On a pu soulever, avec quelque vraisemblance, l'hypothèse de penchants homosexuels. Certes, l'abbé semble trouver un plaisir très vif, à recueillir les hommages de naïfs soupirants. Il met quelque coquetterie à nous rappeler comment il souffrait les assiduités du chevalier d'Hanecourt. Ailleurs, il nous avoue que son cœur balançait entre une comédienne et un marquis. Il va jusqu'à nous confesser : « J'avais des amants à qui j'accordais des petites faveurs, fort réservé sur les grandes (1) ». Mais tout porte à croire que cette déviation resta purement intellectuelle et platonique, sans se matérialiser. Sans doute, le travestissement est surtout répandu dans les milieux homosexuels. Magnus Hirschfeld, qui, à Berlin, eut l'occasion d'assister à des bals uraniens, nous raconte qu'une partie de l'assistance est en habit de femme, souvent en toilette simple, parfois en toilette très riche. Il y rencontra un américain du Sud, avec une robe de Paris dont le prix devait dépasser deux mille francs. Beaucoup, dans leur aspect et leurs mouvements, paraissent si féminins que les connaisseurs, eux-mêmes, ont peine à reconnaître un homme. Et l'observateur nous fait part de l'impression « désagréable et même dégoûtante » que produisent dans ces bals, ces indi-

(1) *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme*, p. 2.

vidus, qui, malgré leur moustache souvent très forte ou leur barbe, viennent en femme. Le même auteur nous déclare que beaucoup de prostitués masculins homosexuels sont très efféminés et portent parfois des robes, « particularité très mal vue par les femmes prostituées (1) ».

Magnan a rapporté l'observation d'un professeur de faculté, intelligent, lettré et bien conformé, chez qui un penchant homo-sexuel s'associait à un goût violent pour les vêtements des femmes. « J'adore la toilette féminine, écrivait-il ; j'aime à voir une femme bien habillée, parce que je me dis que je voudrais être femme, pour m'habiller ainsi. A l'âge de dix sept ans, je m'habillais en femme au carnaval, et j'avais un plaisir incroyable à traîner mes jupes dans les chambres, à mettre de faux cheveux et à me décolleter. Jusqu'à l'âge de vingt deux ans, j'ai eu le plus grand plaisir à habiller une poupée ; j'y trouverais encore du plaisir aujourd'hui. Les dames s'étonnent de me voir si bien juger du plus ou moins bon goût de leurs toilettes et de m'entendre parler de ces choses comme si j'étais femme moi-même (2) ». — Pour l'abbé de Choisy, la toilette féminine renferme en elle-même, l'élément du plaisir. N'est-ce pas là un exemple de fétichisme du costume, qu'il n'est pas exceptionnel de voir aller jusqu'à l'irrésistible besoin de revêtir les habits de

---

(1) Magnus Hirschfeld. — *Les Homosexuels de Berlin.*

(2) Magnan et Charcot. — *Inversion du sens génital.* Archives de neurologie, 1882.

femme, sans que ce goût réponde à des penchants homosexuels.

Garnier rapporte l'observation d'un jeune homme qu'on amena un jour à l'Infirmerie spéciale. Il portait bas, jarretières, chemise de femme, corset, corsage, camisole, collerette. A onze ans, il s'était senti frappé, et n'avait eu qu'une idée, revêtir la chemise de sa sœur, de trois à quatre ans plus âgée. Il gardait le souvenir le plus vif de son adolescence où, s'échappant de la boutique de son père, il montait en hâte dans la chambre de sa sœur et, charmé et comme angoissé tout à la fois, il passait vivement la chemise de la jeune fille. Au contact du linge, son excitation voluptueuse était extrême. Puis, il reprenait avec tristesse ses vêtements, redescendait dans la boutique et se remettait au travail. Dès qu'il eut la liberté de se vêtir à sa guise, sans être gêné par ses parents, il acheta, pour s'en revêtir, tous les objets de la toilette féminine. Néanmoins, il ne pensait jamais à l'homme et niait sincèrement tout penchant homo-sexuel. Il s'était réduit à la misère par ses acquisitions coûteuses et répétées, et avait pensé au suicide. A l'Infirmerie, il suppliait qu'on l'autorise à porter un costume féminin (1).

Nous-même devons à la bienveillance de M. le Pr Claude l'observation d'un individu qu'il nous fut permis d'examiner à l'hôpital Sainte-Anne (2).

(1) Paul Garnier. — *Fétichistes*, Baillière, 1896.

(2) Nous remercions très vivement M. le Professeur Claude qui nous fit connaître ce malade et nous autorisa à l'examiner et à rapporter ici son observation.

Cet homme, âgé de quarante-cinq ans ans, se présenta devant nous, le visage poudré, avec de longs cheveux bouclés cachant les oreilles, un manteau léger serré à la taille, un pantalon très court, des bas de femme et des souliers dégagés. Ses mains, aux ongles peints en rose, étaient chargées de bagues : nous en comptâmes vingt-sept. Le revers du manteau était recouvert d'insignes de toutes sortes. D'une voix féminine, avec des inflexions chantantes à la fin de chaque phrase, il nous avoua qu'il aimait à se parer de tout ce qui brille. Il exercait la profession de fleuriste et fréquentait de préférence les lavoirs où, devant les femmes, il se plaisait à chanter et à danser. Par les beaux jours, il se promenait volontiers, une ombrelle blanche à la main, et malgré ses vêtements malpropres et négligés, paraissait très fier d'être remarqué. Nous apprîmes, de l'entourage, qu'il éprouvait pour les fleurs une véritable passion et qu'il conservait toujours, dans sa chambre, les plus voyantes et les plus belles à côté de bas de femme et de boîtes à poudre de riz.

Quoique bien constitué du point de vue génital, il n'avait jamais éprouvé de désirs, ni pour les femmes, ni pour les hommes, et n'avait jamais eu de rapports sexuels. Tout son plaisir consistait à posséder certains objets de la toilette féminine, et surtout, ce qui brille. Il présentait en outre, des signes évidents d'arriération intellectuelle, n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. Faible, impulsif, sans jugement et sans volonté, on l'avait amené à Sainte-Anne, à la suite de son arrestation pour un vol de peu d'importance. Il nous a

semblé que cet individu répondait au diagnostic d'infantilisme psychique avec déviation fétichiste de l'instinct sexuel.

Chez l'abbé de Choisy, le fétichisme est loin de présenter un caractère morbide aussi accentué.

On a même parfois l'impression d'une simple inconvenance, d'un caprice, d'un amusement poussés trop loin, où l'on pourrait reconnaître la responsabilité morale du coupable ; mais, une bizarrerie de cet ordre, qui dure toute une vie, marque au moins le stade initial d'un trouble psychique incurable.

Sans doute, dès sa naissance, Choisy était-il prédisposé à cette altération et à ces désordres. N'oublions pas que sa mère et son oncle, M. de Belesbat, un des héros de Tallemant, sont des originaux et des dysharmoniques.

Si nous en croyons Tarnowski (1), une telle prédisposition féminine est fréquente chez l'enfant. C'est le petit garçon qui s'adonne aux travaux féminins, aime à tricoter, à coudre, à fabriquer des vêtements de poupée. Parfois, il se distingue par sa prédilection pour les manières féminines, s'efforce d'être gracieux et coquet dans son maintien, imite le ton et la voix d'une femme.

Un autre passe tous ses loisirs devant un miroir, peigne ses cheveux avec recherche, met des papillotes, farde son visage, pare sa petite personne, recherchant avec le plus grand sérieux ce qui lui sied et ce qui ne lui sied pas. Il possède une mémoire étonnante des toi-

(1) Tarnowski. — *L'Instinct sexuel et ses manifestations morbides*, Carrington, 1904.

lettes féminines et fait preuve en ce genre d'un goût fort délicat.

Quand les parents ne comprennent pas le sens de ces manifestations, ne leur accordent qu'une légère attention, ou même, par plaisanterie, encouragent ces instincts féminins, le résultat inévitable est que le jeune homme, porteur de la prédisposition morbide, devient généralement un onaniste, un inverti, ou un fétichiste.

La déviation fait son apparition au moment où l'instinct sexuel commence à se manifester.

Dans la vie de l'abbé de Choisy, nous avons vu le rôle néfaste joué par l'éducation. De l'enfant prédisposé, elle fit un fétichiste.

Rogues de Fursac (1) remarque que le choix du fétiche dépend d'une impression qui, d'une façon souvent fortuite, s'est associée à la première excitation génitale. Binet (2) fait une observation analogue et pense que dans la vie de tout fétichiste, il s'est produit un incident marquant qui se place d'ordinaire à l'époque de l'enfance, détermine une forte impression de nature voluptueuse s'insinuant profondément pour être désormais gardée comme objet principal de la sollicitation sexuelle durant le reste de l'existence. Cependant l'éveil de l'obsession fétichiste ne serait point le résultat du hasard, mais l'effet d'une altération profonde de la sensibilité

---

(1) Rogues de Fursac. — *Manuel de psychiatrie* (Alcan, édit.)
(2) Binet. — *Le fétichisme dans l'amour*, Paris, 1891.

morale et affective, qui se sert simplement de tout incident pour se manifester.

C'est, à n'en point douter, sous ses vêtements de fille, que Choisy ressentit ses premières émotions sexuelles. S'il remarquait la préférence que lui portaient les filles de la reine, parce qu'elles sentaient en lui, malgré ses jupes, quelque chose de masculin, il semble bien qu'à son tour, il préférait la compagnie de Mlle de Brancas à celle du petit monsieur. Et peut-être, la coïncidence du travestissement et de ces premières sensations laissa-t-elle dans l'âme de l'enfant une empreinte inconsciente mais profonde qu'il ne saurait plus effacer.

Si Jean-Jacques Rousseau a conservé des tendances masochistes pour avoir associé ses premières sensations sexuelles à la fustigation, peut-être, une association du même ordre est-elle, chez l'abbé de Choisy, à l'origine de son fétichisme du costume qui lui rendit le travestissement presque inséparable de l'amour.

CONCLUSIONS

1° L'inclination de Choisy pour le travestissement féminin, jointe à de nombreux symptômes de féminisme mental, permet de ranger l'abbé au nombre de ces curieux individus qu'on peut appeler les ambigus : âme de femme et corps d'homme.

2° L'étude détaillée de sa vie et les témoignages de ses contemporains nous ont fait écarter l'hypothèse d'une inversion sexuelle complète. Nous avons montré que malgré son goût pour les habits de femme, l'abbé éprouva, du point de vue sexuel, des désirs normaux, et usa normalement de son sexe d'homme.

3° Comparant ce cas à plusieurs autres, publiés dans la littérature médicale, nous avons cru pouvoir le considérer comme un exemple de fétichisme portant sur l'ensemble de la toilette et du costume féminin : fétichisme à prédominance psychique, peut-être, mais qui servit d'adjuvant à l'excitation sexuelle.

4° Cette déviation se développa chez un individu prédisposé, grâce à une double influenee : celle du milieu

et celle de l'éducation. Elle fit son apparition et se fixa, semble-t-il, au cours de l'enfance, peut-être par une association entre les premières sensations sexuelles et le travestissement féminin.

BIBLIOGRAPHIE

Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme, avant-propos de P. Lacroix (Gay, 1862. Bibl. Nationale. Ln[27] 4293).

Mémoires de l'abbé de Choisy :

Avec notes manuscrites de Clairambault (Utrech, *Van der Water*, 1727. BN. Rés. Lb[37] 140 B).

Avec notice de M. de Lescure (Paris, *Lib. des Bibliophiles*, 1888. BN. Lb[37] 140 *bis*).

Avec notice de Champollion Figeac et Aimé Champollion fils (Collection Michaud et Poujoulat. BN. Casier U. 153).

Avec notice Monmerqué (Collection Petitot, t. LXIII, BN. L[45] 20).

Abbé d'Olivet. — *Vie de l'abbé de Choisy* (Lausanne et Genève, 1742. BN. Ln[27] 4292).

Il existe une seconde édition de 1748, remarquable, paraît-il, par un fleuron où l'abbé de Choisy est représenté fort jeune, debout devant un miroir, le corps nu, le rabat sous le menton et le manteau court jeté sur les épaules ; et derrière lui, un autre lui-même, mais d'un âge plus avancé, méditant et écrivant à son bureau.

Mémoires du marquis d'Argenson (Jannet. BN. Lb[38] 13 59 A).

D'Alembert. — *Eloge de Choisy*, précédant l'*Histoire de la comtesse des Barres* (Paris, Collin, 1807. BN. Rés. Ln[27] 4291 B).

Sainte Beuve. — *Causeries du Lundi*. Article sur Choisy. BN. Z. 18899).

Journal du marquis de Dangeau (Paris. Didot 1905. BN. Lb[37] 146 A).

Mémoires de Nicolas Foucault (Paris. Imp. impériale, 1862. BN. L^{43} 30).

Mémoires de Sourches sur le règne de Louis XIV, Paris 1888-93, BN. Lb^{37} 220 *bis*).

Mémoires de Mlle de Montpensier (Collection Michaud et Poujoulat. BN. Casier U).

Mémoires du Marquis de La Fare (Michaud et Puyjoulat. BN. Casier U).

Tallemant des Réaux. — *Historiettes* (Paris, Delloye 1840. 2e édition BN. Lb^{36} 53 A).

Somaize. — *Dictionnaire des Précieuses* (Paris, Jannet, 1856. BN. Ln^{17} 53).

Roger de Rabutin. — *Correspondance* (Paris, Charpentier, 1858-59. BN. Z 44527 à 32).

Mémoires id. 1857. BN. La^{28} 17).

Saint Simon. — *Mémoires* (Edition Cheruel, Paris, Hachette. BN. Lb^{37} 216 F).

Gustave Desnoiresterres. — *Épicuriens et Lettrés des XVIIe et XVIIIe siècles*, (Paris, Charpentier, 1879. BN. G. 629). *Les originaux de l'histoire* (Revue française, août 1856. BN. Z 23122.)

Jean Melia. — *L'étrange existence de l'abbé de Choisy* (Emile Paul frères. BN. Ln^{27} 60589).

Jeanne Roche-Mazon. — *L'abbé de Choisy et Charles Perrault* (Mercure de France, t. II, 1928).

Mémoires de Madame de Motteville (Collection Michaud et Puyjoulat. BN. Casier V),

Mémoires sur la cour de Louis XIV et la Régence par Mme Elis. Charl. de Bavière, duchesse d'Orléans (Paris, 1823).

Segrais. — *Mémoires et anecdotes*.

Saint-Evremont. — *Œuvres complètes* (Londres. 1725, t. V.).

Abbé Lenglet Dufresnoy. — *Méthode pour étudier l'Histoire de France* (1735, t. VIII).

La Bruyère. — *Œuvres complètes*. BN. Casier BD.) voir :

Portrait d'Arsène, t. II. p. 413 et 432 ;
Portrait de Théodote, t. II, p. 347 et 460.

Madame de Sévigné. — *Œuvres complètes*. (BN. Casier BE) t. IV, p. 265-314, t. VIII, p 383, t. IX, p. 588.

Moussoir Georges. — *L'homme-femme : Mlle Savalette de Lange* (Paris. Edition du carnet, 1902. BN. Ln^{27} 49127).

G. Lenotre. — *Vieilles maisons et vieux papiers*. Mlle Savalette de Lange. *Le Temps*. n° du 29 mars 1900.

Homberg et Jousselin. — *Un aventurier au XVIII^{e} siècle : le chevalier d'Eon* (Paris, Plon-Nourrit, 1904. BN. Ln^{27} 50827).

Laignel Lavastine. — Le Féminisme de l'abbé de Choisy (*Paris Médical*, 5 juillet 1919).

Magnan et Charcot. — Inversion du sens génital (*Archives de Neurologie*, 1882, n° 7 et 12).

Sérieux. — *Thèse de Paris*, n° 50, année 1888-89.

Magnus Hirschfeld. — *Die Transvestiten* (Berlin, 1910, B. N. Tb^{74} 299). *Les Homosexuels de Berlin* (Bibl. Fac. de Méd. de Paris).

Paul Garnier. — *Fétichistes* (Paris, Baillière 1896, B. N. Tf^{14} 112)

Binet. — *Le fétichisme dans l'amour*, 1891.

Fernel. — L'abbé Fanfreluche (*Revue des Alcaloïdes*, août 1928).

Benjamin Tarnowsky. — *The sexual Instinct and its morbid manifestations...* Traduction française avec préface de Lacassagne (Paris, Carrington, 1904, B. N. Td^{86} 851).

Rogues de Fursac — *Manuel de Psychiatrie* (Paris, Félix Alcan).

Lévy-Valensi. — De la raison à la folie. Tendances, Constitutions, Maladies mentales (*La Science moderne*, juillet 1924).

Ouvrages de l'abbé de Choisy

Mémoires de l'abbé de Choisy. *Manuscrit de l'Arsenal* 3188 (351 BF) au catalogue des Manuscrits.

Tome I comprenant :

Livres VIII à XII des Mémoires pour servir à l'Histoire.

Histoire de la Comtesse Aimonette.

Histoire turque.

Journal de l'Assemblée du Luxembourg.

Histoire de l'abbé de Sèze (faussement attribuée à Choisy).

Mémoires de M. de Cosnac.

Recueil de bons mots.

Tome II comprenant :

Livre I à VII des mémoires.

Tome III comprenant :

Cinq fragments des aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme.

Histoire de Charles V (Bibl. Nationale Lb^{24} 2, Dezallier, 1689).

Histoire de Charles VI (B. N. Lb^{25} 19, Coignard 1695).

Histoire de France sous Saint-Louis. Philippe de Valois, le roi Jean, Charles V, Charles VI (Paris-Didot, 1750, 4 vol. B. N. La^{7} 1).

Histoire de l'Eglise (Coignard, 1703-1723, 11 vol. B. N. H 2673).

Histoire de Mme la comtesse des Barres (Anvers, Van der Hey, 1735, B. N., Rés. Ln^{27} 4291).

Histoire de Philippe de Valois et du roi Jean (Paris-Barbin, 1688, B. N., La^{13} 23).

Histoires de piété (B. N , G. 21407).

Histoires de piété et de morale (B. N. Y² 42514, Paris, Estienne 1710).

Recueil d'histoires sacrées et profanes, propres à former le cœur et l'esprit (B. N. G. 21406, Paris, Simon 1729).

Vie de Saint-Louis (Paris-Barbin, 1689, B. N. Lb[18] 21).

Vie de Salomon (Paris-Barbin, 1687, B. N. H. 7399).

Interprétation des psaumes avec la vie de David (Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, B. N. A. 2531).

Journal de l'Académie française (BN. X. 9848).

Journal du voyage à Siam fait en 1685-1686 (Paris, Mabre-Cramoisy, 1867, BN. Lb[37], 3881).

Lettre envoyée à l'abbé Marmet de Saryaco (BN. Lb[37], 5062).

Discours prononcés à l'Académie.

Le 25 août 1687 (Barbin 1687. BN. Z. 5053 (4).
Le 25 septembre 1710 (Coignard 1710. BN. X. 5369 (10).
Le 25 novembre 1723 (Coignard 1723. BN. X. 4826 (3).

Eloge de Bossuet prononcé à l'Académie, le jour de la réception de l'abbé de Polignac (Coignard 1704 BN. Ln[27] 2468).

La nouvelle Astrée (attribuée à Choisy) (Paris. Pépie 1712. BN. Y² 56715).

Pensées chrétiennes sur divers sujets de piété (BN. D. 20361).

Le Prince Klouchemen. Histoire tartare (Paris. Estienne 1710 BN. Y² 6905).

Vie de Mme de Miramion (Paris. Dezallier 1706. BN. Ln[27] 14274).

Quatre Dialogues :

I. — Sur l'Immortalité de l'âme.
II. — Sur l'Existence de Dieu.
III. — Sur la Providence.
IV. — Sur la Religion.

par les abbés de Choisy et de Dangeau (BN. D. 30126).

Imitation de Jésus-Christ (Paris, 1692. BN. Rés. D. 16457).

Histoire de la Marquise-Marquis de Bonneville (*Mercure*

galant, février 1695), peut-être due à la plume de l'abbé de Choisy ou à une collaboration inattendue entre l'abbé de Choisy et Perrault. (Voir, à ce sujet, l'intéressant travail de Jeanne Roche-Mazon. *Mercure de France*, 1, II, 1928).

1929. Saint-Amand (Cher). — Imprimerie A. CLERC.